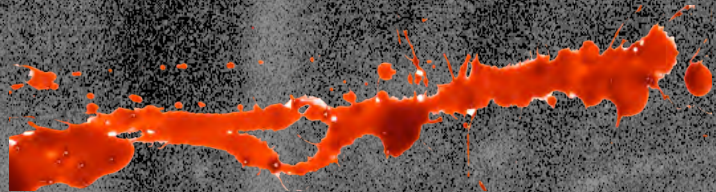




MUNSTRUM

REVUE DE PRESSE



D'APRÈS SHAKESPEARE • MISE EN SCÈNE LOUIS ARENE • MUNSTRUM THÉÂTRE

MAKBETH

MAKBETH

d'après **William Shakespeare**
mise en scène **Louis Arene**
une création du **Munstrum Théâtre**

Durée 2h15

avec **Louis Arene** (Makbeth), **Sophie Botte** (Banquo), **Delphine Cottu** (Duncan, Fléance, Lady Makduff), **Olivia Dalric** (Ross), **Lionel Lingelser** (Lady Makbeth), **Anthony Martine** (Malcolm), **François Praud** (Makduff), **Erwan Tarlet** (Le Fou)

conception **Louis Arene & Lionel Lingelser**
traduction/adaptation **Lucas Samain** en collaboration avec **Louis Arene**
dramaturgie **Kevin Keiss**
collaboration à la mise en scène **Alexandre Éthève**
scénographie **Adèle Hamelin, Mathilde Coudière Kayadjanian, Valentin Paul & Louis Arene**
création lumière **Jérémie Papin & Victor Arancio**
musique originale & création sonore **Jean Thévenin & Ludovic Enderlen**
costumes **Colombe Lauriot Prévost** assistée de **Thelma Di Marco Bourgeon & Florian Emma**
masques **Louis Arene**
coiffes **Véronique Soulier Nguyen**
chorégraphie **Yotam Peled**
assistanat à la mise en scène **Maëli Le Bricon**
direction technique, construction, figuration **Valentin Paul**
effets de fumée & accessoires **Laurent Boulanger**
accessoires, prothèses & marionnettes **Amina Rezig, Céline Broudin, Louise Digard**
renforts accessoires & costumes **Marion Renard, Agnès Zins, Ivan Terpigorev**
stagiaires costumes **Angèle Glise, Morgane Pegon, Elsa Potiron, Manon Surat & Agnès Zins**
stagiaires lumière **Tom Cantrel, Gabrielle Fuchs**
fabrication costumes avec le soutien de **l'atelier des Célestins, Théâtre de Lyon**
La toile *Le ciel orangé* a été créée par Christian Fenouillat pour *La Trilogie de la Villégiature* mis en scène par Claudia Stavisky.

régie générale & plateau **Valentin Paul**
régie son **Ludovic Enderlen**
régie lumière **Victor Arancio**
régie costumes & habillage **Audrey Walbott**
régie plateau **Amina Rezig**
administration, production **Clémence Huckel, Noé Tijou** (Les Indépendances)
diffusion **Florence Bourgeon**
presse **Murielle Richard**

production Munstrum Théâtre
coproduction Les Célestins, Théâtre de Lyon • Théâtre Public de Montreuil, Centre dramatique national • TJP, Centre dramatique national de Strasbourg - Grand Est • La Comédie, Centre dramatique national de Reims • La Filature, scène nationale de Mulhouse • Chateaufallon-Liberté, scène nationale • Les Quinconces et L'Espal - Scène nationale du Mans • Théâtre Dijon Bourgogne, Centre dramatique national • Théâtre Varia, Bruxelles • Malakoff scène nationale • Le Carreau, Scène nationale de Forbach et de l'Est mosellan

avec le soutien de la Direction Régionale des Affaires Culturelles du Grand Est - Ministère de la Culture au titre du Fonds de production, de la S.A.S. Podiatech - Sidas, du dispositif d'insertion professionnelle de l'ENSATT, de la Ville de Mulhouse, de la Région Ile-de-France au titre de l'aide à la diffusion des œuvres dans le domaine du spectacle vivant (pour l'exploitation au Théâtre du Rond-Point).

accueils en résidence Théâtre Dromesko • Le Melting Pot • Le Bercaïl • Cromot maison d'artistes et de production • La Maison des métallos • Le Théâtre du Rond-Point Paris

Le Munstrum Théâtre est associé aux Célestins, Théâtre de Lyon, et au Théâtre Dijon Bourgogne, Centre dramatique national

CONTACTS

Attachée de presse **Murielle Richard** : 06 11 20 57 35 - mulot-c.e@wanadoo.fr

Administration, production **Clémence Huckel** : 01 43 38 28 29 -

clemence@lesindependances.com

Diffusion **Florence Bourgeon** : 06 09 56 44 24 - [flobourgeon@gmail.com](mailto:floflobourgeon@gmail.com)

À
PROPOS
DE...



25 NOV. 2025

Entre tragique et comique, le "Makbeth" poétique et radical du Munstrum Théâtre

Paris (AFP) – Dans un voyage "inattendu et radical", la compagnie du Munstrum Théâtre déboule à Paris avec sa vitalité hors norme, ses images chocs, sa poésie déjantée et présente sa pièce apocalyptique "Makbeth", au Théâtre du Rond-Point.

Cette adaptation de l'oeuvre de Shakespeare plonge le spectateur dans un grand huit d'émotions : scènes de combats dignes de grands films de guerre, personnages aux airs effarants, tableaux angoissants, mais aussi humour décalé et moments festifs punks.

L'histoire, "qui raconte l'ascension sanguinaire d'un tyran sombrant dans une spirale de folie", trouve "un écho" dans le monde actuel, "tellement dur, violent, absurde", raconte à l'AFP Louis Arene, l'un des deux co-fondateurs de la compagnie, rencontré au Théâtre du Rond-Point, où le spectacle se joue jusqu'au 13 décembre.

"Le théâtre est notre manière d'y répondre", ajoute-t-il, "pour à la fois mettre à distance et ramener de l'humanité là où elle a disparu dans notre quotidien".

Avec son complice Lionel Lingelser, autre co-fondateur et interprète de la troupe, ils signent leur septième spectacle depuis la naissance de la compagnie à Mulhouse en 2012, dont le travail singulier questionne l'humanité à travers des figures de monstres polymorphes.

Sur le plateau de ce "Makbeth" - écrit avec un "k" pour signifier le "pas de côté" assumé par rapport à l'oeuvre originelle, les huit acteurs, lancés à 200 km à l'heure, baignent dans des jets d'hémoglobine, des matières gluantes, le tout dans une ambiance de fumigènes, sons inquiétants, éclairages laser et stroboscopiques.

"On recherche vraiment la catharsis", avec le public, "on a envie de vivre des émotions intenses, puissantes", "d'avoir très très peur et de rire très très fort", décrit Louis.

Le masque est la marque de fabrique de la compagnie. C'est, raconte Lionel Lingelser, "avant tout une histoire d'amour", née d'un travail mené lors de leurs études communes au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris.

Fabriqués par Louis Arene en résine tissée, un matériau pour prothèses orthopédiques, ces masques ressemblent à une seconde peau collée au visage du comédien descendant à hauteur de nez, qui laisse apparaître sa bouche mais recouvre front et chevelure.

"Imagination"

"Contrairement à la +commedia dell'arte+, où le masque en soi raconte quelque chose et a une expression très marquée, par la forme des sourcils, le nez, le caractère etc", "on cherche au contraire quelque chose de plus épuré", explique son concepteur, également plasticien.

"Cela permet de gommer tout un tas de spécificités, de genre, de classe sociale, etc". Ainsi "le visage de l'acteur ou de l'actrice devient une surface de projection, un écran, qui fait travailler davantage l'imagination du spectateur", selon lui.

Dans le même temps, cela oblige le comédien à "une présence physique hors-norme", souligne Lionel Lingelser, ancien joueur de basket.

Parmi les inspirations de ces quarantenaires ? Les dramaturges Samuel Beckett et Edward Bond, le cinéma de David Lynch, le peintre Francis Bacon, le metteur en scène Romeo Castellucci, la bande dessinée ou les cartoons.

Ce qui produit cet univers de "grands écarts", avec des personnages entre kitsch, beau et grotesque. Dans "42 sous zéro" (pièce qui associait deux textes du dramaturge argentin Copi, 2019), ceux-ci portent des prothèses en mousse pour figurer poitrines, fesses opulentes, pectoraux saillants, ou bourrelets.

Une patte que l'on retrouve dans "Le Mariage forcé" (2022), mis en scène par Louis Arene, interprété cette fois par cinq membres de la Comédie-Française, et où le grand-écart est poussé jusqu'à l'inversion des rôles, les femmes jouant des hommes et inversement.

"Makbeth", qui poursuit sa tournée en 2026 à Forbach puis Grenoble, s'est vu décerner le Prix de la meilleure création d'éléments scéniques par le syndicat de la critique. "40 sous zéro" avait, elle, reçu deux Molières en 2024, celui de la mise en scène et celui du théâtre public.

Le Munstrum, ou l'art de la démesure



Photo Léo Keler

Huit spectacles à son actif, une esthétique reconnaissable entre mille, la reprise de son *Makbeth* au Rond-Point qui affiche complet, le Munstrum Théâtre a imposé depuis une dizaine d'années sa poésie du pire, son attrait pour les sujets anxiogènes et la farce, son goût pour les grands écarts et les métamorphoses. Derrière les masques, la catharsis, derrière le rire, l'horreur, derrière la trivialité, la beauté, et derrière le Munstrum, Louis Arene et Lionel Lingelser, bien entourés. **Marie Plantin**

On les rencontre à la veille de la reprise de leur *Makbeth* grand-guignol et féroce au Théâtre du Rond-Point. Louis Arene et Lionel Lingelser, à la tête du Munstrum Théâtre, se disent impatients de retrouver le public parisien, un public fidèle qui « a soif », mais préoccupés par l'état de leurs corps, au vu de l'engagement physique intensif que demande chaque représentation. Ils ne dérogent jamais à une routine physique et vocale sérieuse qui nécessite leur présence au plateau quatre heures avant le début du spectacle. Un rituel d'échauffement à base de yoga et de chant qui vise à les mettre en condition aussi bien qu'à les rassembler. Ce véritable moment de communion reflète le plaisir qu'ils ont à se retrouver et à travailler ensemble. Que ce soit au niveau artistique, technique ou de la production, l'esprit de famille fait partie de leur ADN, au-delà même de l'amitié qui les lie. « *Le Munstrum est une histoire collective qui fonctionne à l'horizontale avec une hiérarchie consentie* », explique Louis Arene. « *On fait équipe, comme des sportifs*, ajoute Lionel Lingelser. *On a un bon instinct pour bien s'entourer* ». Élément central de leurs créations survoltées, le corps y est le plus souvent augmenté de prothèses et de masques, de maquillages expressifs, nez de clown, costumes extravagants et accessoires improbables auxquels se greffe un jeu extrêmement physique, voire acrobatique, qui participe de leur esthétique de l'outrance où chaque situation est poussée à l'extrême. « *Pour nous, le corps est vecteur d'émotion et de vitalité* », détaille Lionel Lingelser, tandis que Louis Arene poursuit : « *On cherche à convoquer une énergie vitale bien souvent malmenée dans notre quotidien* ». Et le premier de rebondir : « *C'est aussi lié à l'enfance et à la joie, à l'innocence et à l'optimisme. Avec le masque, tout est possible. Il nous incite à pousser les curseurs et à nous dépasser* ».

Mais leur engagement physique, et c'est là leur singularité, n'exclut pas l'envie profonde de se mesurer aux grands textes. Les deux artistes se souviennent de leurs cours au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, dans les classes d'**Alain Françon** et de **Dominique Valadié**, qui leur ont transmis l'amour du verbe, la méticulosité dans le rapport à la langue. Forts d'un savoir-faire patiemment acquis en compagnie, le binôme a éprouvé le besoin de confronter son expérience à une œuvre monstre du répertoire dramatique. *Macbeth*, pièce réputée maudite et immontable, s'est imposée à eux, à leur désir de grands mythes, d'embrasser la noirceur et la tragédie, et de renouer par la même occasion avec le théâtre élisabéthain. Toujours dans le décalage et le contrepoint, ils traquent la lumière au cœur des ténèbres, la comédie qui enraye la fatalité du drame. Le masque est leur outil de prédilection, leur allié dans le dynamitage des genres, des codes et des normes. Inventé et conçu par Louis Arene, ce prototype épuré à l'extrême, aux airs de seconde peau, devient la surface de projection des spectateur·rices, leur « *page blanche* » à eux, utilisé aussi bien dans leurs créations originales (*Zypher Z*) que dans les classiques, que ce soit chez Molière (*Le Mariage forcé*) ou Copi (*40° sous zéro*), ou dans le répertoire contemporain, chez Marius von Mayenburg (*Le Chien, la nuit et le couteau*).

Un projet en 2027 à l'Opéra-Comique

Pour Lionel Lingelser et Louis Arene, créer le Munstrum en 2012 répondait au besoin vital d'avoir leur propre laboratoire de recherche scénique, un espace de liberté totale où se reposer les questions essentielles et cultiver la joie autant que leur imaginaire *no limit* en confrontation avec les grands textes. Chaque création en amène une autre et s'ils continuent à tourner les spectacles de la compagnie et prévoient même de reprendre au printemps 2027, soit dix ans après, *Le Chien, la nuit et le couteau* créé en 2017, le prochain projet auquel ils s'attèlent d'ores et déjà est aussi ambitieux qu'inédit, avec partition musicale et livret d'opéra originaux. La création est prévue en 2027 à l'Opéra-Comique et ce nouveau registre musical, dans cet art vivant total qui est le leur, où corps, texte, images et matières cohabitent dans un foisonnant maelstrom, constitue une étape supplémentaire dans leur exploration esthétique et dramaturgique. « *Nous avons envie de ce pas de côté, de confronter notre univers à un monde plus éloigné du nôtre, à un autre public, à d'autres manières de faire et d'autres contraintes aussi* », confie Lionel Lingelser.

À les écouter s'exprimer, volubiles et généreux, dans une alternance harmonieuse et une complémentarité fascinante, on repense à leur réjouissant couple shakespearien et l'on se dit que, s'ils prennent un malin plaisir à camper sur scène des créatures cruelles et sanguinaires, à être des affreux, sales et méchants de la plus belle espèce, dans la vie, c'est leur énergie solaire qui s'impose, et la foi dans cet art aussi archaïque qu'avant-gardiste qui fait leur identité si spécifique.



Louis Arene Talent monstre

Au sein du Munstrum Théâtre, l'acteur et metteur en scène passé par la Comédie-Française cultive sa prédilection pour les personnages extrêmes. Il le prouve avec "Makbeth" et "le Mariage forcé", des spectacles d'une richesse folle

Par Nedjma
Van Egmond

Photo
Cha Gonzalez

Il est sobrement vêtu de noir. Seule touche vive, du rose sur ses cheveux et sur les lacets de ses Doc Martens, « pour apporter un peu de fête dans le quotidien et parce que j'aime l'idée que les gens qui me croisent s'interrogent sur l'énergumène qu'ils ont en face d'eux ». Louis Arene sourit. Au-delà de l'anecdote vestimentaire, ce mélange de noir et de couleur pétaradante dit plutôt bien la façon dont l'acteur, scénographe, metteur en scène conçoit son

● **Le Mariage forcé**, de Molière, Comédie-Française, Vieux-Colombier, Paris-6^e, jusqu'au 2 novembre.

● **Makbeth**, d'après Shakespeare, Théâtre du Rond-Point, Paris-8^e, du 20 novembre au 13 décembre.

rapport au monde, et donc au théâtre. L'heure est à la désespérance ? Autant faire assaut de joie et d'énergie débridée sur les plateaux ! Dernier exemple en date, le fantastique « Makbeth », donné voici quelques mois à Montreuil et actuellement en tournée, qui suscite chaque soir la transe et l'ovation d'un public jeune et survolté. Arene et son acolyte Lionel Lingelser y incarnent les époux sanguinaires. L'œuvre, librement

adaptée de Shakespeare, est signée du Munstrum Théâtre, un collectif créé en 2012 qui, de textes contemporains en classiques revisités, d'effroi en burlesque, interroge notre monde chaotique et y répond par des spectacles masqués menés tambour battant.

Si une intense réflexion nourrit chacun des spectacles du Munstrum, la jubilation est au cœur de leur travail. C'est dans le bonheur simple, enfantin, de faire rire les autres qu'est né le désir de théâtre d'Arene. Comme spectateur, il se gondole face aux facéties de Guignol dans le parc des Buttes-Chaumont. Il a tout juste 5 ans. Comme acteur, il s'amuse à déclamer « le Corbeau et le Renard », debout sur une chaise à l'école primaire. « J'ai vite pris conscience que le jeu pourrait être le métier d'une vie. » Biberonné aux spectacles de Zingaro et du Théâtre du Soleil par ses parents architectes, il partage ses années de lycée entre théâtre et arts plastiques, avant d'emprunter la voie royale : le Conservatoire national supérieur d'Art dramatique et la découverte des « deux pierres qui bâtiront [son] édifice : la joie du masque et la grande austérité d'Alain Françon ». Le metteur en scène le recommande à Muriel Mayette, qui l'engage en 2012 à la Comédie-Française. Quatre ans plus tard, le pensionnaire met les voiles : « Une histoire d'amour qui s'arrêtait. » S'il quitte à regret son grand copain Benjamin Lavernhe et une troupe aimée, il rêve de rôles plus grands, « de personnages extrêmes et de monstres ». Sillon qu'il creuse toujours, adaptant Molière avec « le Mariage forcé » pour ses ex-camarades du Français, au Vieux-Colombier, ou l'Argentin Copi avec « 40° sous zéro ». A la clé, deux molières : celui de la mise en scène et celui du théâtre public, en 2024. Louis Arene vient de souffler ses 40 bougies. Il va continuer longtemps d'explorer une humanité « qui chemine entre monstruosité et extraordinaire », de dénicher de la poésie dans le désastre et de cultiver son goût pour ses deux idoles : Francis et Francis. Cabrel et Bacon. Le premier pour « sa poésie sincère et délicate », le second pour la beauté malgré le marasme. Le rose et le noir, encore. ●

Le masque contemporain ou l'agent de l'étrange

LE THÉÂTRE AVANCE MASQUÉ - 6|6- Retour sur cet accessoire qui dissimule l'acteur pour mieux révéler son personnage. Aujourd'hui, l'objet est utilisé par une jeune génération pour rompre avec le naturalisme

A quoi pourrait bien ressembler Lady Macbeth, aujourd'hui ? A un monstre, à un dragon, à une femme, à un homme, à un totem ? C'est un peu tout cela à la fois, dans l'image qu'a donnée d'elle le Munstrum Théâtre dans son *Makbeth* inspiré de la célèbre pièce de Shakespeare, créée en février. Et cela, grâce au masque porté par l'acteur Lionel Lingelser, qui incarne la Lady. L'objet fétiche est au centre du théâtre qu'invente depuis 2017 cette compagnie fondée par Louis Arene et Lionel Lingelser, comme artefact de leur théâtre superlatif et queer, travaillant au cœur des questions identitaires et du sentiment postapocalyptique.

Emblématique de ce renouveau du travail masqué, le Munstrum n'est pas le seul à redécouvrir les pouvoirs de la persona. Le masque fait un retour spectaculaire dans les arts de la scène depuis quelques années, non seulement au théâtre, mais aussi dans la danse. Il est ranimé par des artistes de la jeune génération, qui fuient comme la peste un naturalisme devenu envahissant.

Chez Louis Arene et Lionel Lingelser, il s'est imposé comme une évidence, pour le « théâtre physique, sensuel, brut, des antagonismes entre le rire et l'effroi » qu'ils voulaient créer, un théâtre de la catastrophe, de l'identité et de la métamorphose. « Mais on ne se reconnaissait pas dans les tradi-

tions existantes, ces masques en bois ou en cuir aux archétypes souvent très marqués. On voulait aller vers une étrangeté, une inquiétude, effacer le plus possible la frontière entre le masque et le visage, créer un trouble. Et donc effacer l'expression, pour que le masque devienne une surface de projection, avec l'idée de faire naître un peuple de poupées énigmatiques, de personnages un peu fantomatiques », expliquent-ils.

« Une image déréglée »

L'objet idéal du Munstrum s'est inventé dans la rencontre avec un matériau : le Podiaflux, une résine médicale servant entre autres à réaliser des prothèses orthopédiques. Plastique, simple d'utilisation, solide, il a permis à Louis Arene, qui, dans le duo, endosse le rôle de metteur en scène et de facteur de masques, d'inventer ce masque-casque qui épouse le visage tout en le transformant subtilement. Un objet qui s'hybride avec la tête de l'acteur, puisqu'il s'arrête sous le nez, laissant libre le bas du visage et l'émission de la parole, et dégageant largement les yeux et leur pouvoir expressif.

Un masque pas tout à fait neutre, pourtant : « C'est par de petites touches sur le nez et les pommettes, notamment, que je travaille les personnages. L'idée de base de ces visages, c'est que cela pourrait être tout le monde. Il faut toujours que puisse s'instaurer ce trouble entre

le moi et l'autre. Ensuite, tout se joue dans la manière dont le masque va être complété par le maquillage, les coiffes, les costumes... Et bien sûr par son inscription dans un jeu qui, chez nous, est très physique », précise Louis Arene.

Lady Macbeth a été pensée dans la gémellité avec son époux, incarné par Louis Arene. « Pour nous, le couple Macbeth est vraiment un monstre à deux têtes. Il a donc fallu durcir le visage de Lionel, qui est plutôt doux. Il a suffi de lui faire un nez beaucoup plus crochu que le sien, pour lequel on s'est inspirés des personnages joués par l'actrice américaine Glenn Close : des femmes dures, puissantes. » Pour Lionel Lingelser, il n'y

avait plus, du haut de son 1,90 mètre, qu'à s'amuser avec le « côté dragon » du personnage, pour figurer une Lady inédite et inoubliable.

Autre tête chercheuse du théâtre contemporain, Lorraine de Sagazan a elle aussi utilisé des masques dans son spectacle *Léviathan*, créé au Festival d'Avignon en 2024. Le choix ici était d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'une création reposant sur un travail documentaire, mettant en scène des justiciables pris dans la mâchoire de ces procédures expéditives que sont les audiences en comparution immédiate. De manière saisissante, la metteuse en scène oppose les

magistrats, portant des masques à la fois étranges et réalistes, aux yeux vitreux et fixes, qui figent et dépersonnalisent leur visage, et les accusés, dont la tête est recouverte de bas couleur chair qui effacent leur individualité.

« Le travail masqué est apparu comme ayant d'autant plus de sens que le théâtre et la justice entretiennent un rapport étroit depuis l'Antiquité, raconte Lorraine de Sagazan. La persona, qui, dans le théâtre grec, désigne le masque et par extension le personnage, a servi de fondement au droit antique : ce droit institue une "personnalité juridique" qui sert de masque à l'individu en chair et en os, il substitue à la personne humaine

« Dans ces yeux qui ne bougent pas, il y a quelque chose de l'ordre de la terreur »

LORRAINE DE SAGAZAN
metteuse en scène

une fonction du droit. Cette dépersonnalisation que l'on peut ressentir dans un tribunal, aussi bien du côté de ceux qui rendent la justice que de ceux à qui elle s'applique, le masque permet de l'incarner de manière immédiate, avec une grande force visuelle. »

« Une image déréglée par le masque », voilà ce qu'a voulu créer la metteuse en scène avec le concepteur Loïc Nebreda. Il a lui aussi fait le choix de la résine pour mouler ces visages qui ne sont pas sans évoquer le théâtre nō japonais dans le mystère et l'étrangeté qu'ils dégagent. Le choix, en particulier et rare de nos jours, de recouvrir les yeux des acteurs par des regards vitreux et figés agit comme un agent perturbateur puissant : « Dans ces yeux qui ne bougent pas, il y a quelque chose de l'ordre de la terreur », constate Lorraine de Sagazan. La beauté du visage humain, tel que l'analysait le philosophe Emmanuel Lévinas, tient au fait qu'il est animé et mortel. Quand on l'"in-anime" apparaît une forme de monstruosité qui ne dit pas son nom. »

Pour Louis Arene et Lionel Lingelser comme pour Lorraine de Sagazan, la puissance de fascination du masque vient bien de l'inquiétante étrangeté créée par la dialectique de la vie et de la mort qu'il met en jeu. « C'est vraiment un objet qui crée un trouble métaphysique, note Louis Arene. Il est le visage de la mort, figé ou sans expression, qui recouvre le vrai visage et crée ainsi une angoisse. Mais il s'anime dès qu'on lui insufflé de la vie. » Fascination aussi, due à ce va-et-vient entre figuration et défiguration, de la part d'une humanité qui ne cesse de se demander comment elle se constitue entre le divin, l'animal et la machine. « Je crois que le masque réapparaît dans les moments où l'humanité ne va pas de soi pose Lorraine de Sagazan. Et il semblerait bien que l'on vive un de ces moments-là. » ■

FABIENNE DARGI

FIN



Louis Arene et Lionel Lingelser dans « Makbeth », au Théâtre public de Montreuil (Seine-Saint-Denis), le 9 mai. FABRICE ROBIN

Haut les masques

Louis Arène et Lionel Lingelser Avec sa compagnie, le Munstrum Théâtre, récompensée de deux molières, le duo attire un public jeune et enthousiaste.



C'est sûr, ça va déborder. Comment faire rentrer dans le cadre d'une seule page (7100 signes TTC) la cruauté, la joie, les boyaux en papier crépon et la tragédie ? Le tout au carré, puisqu'ils sont deux à l'origine de ce beau bordel : Louis Arène et Lionel Lingelser. Leur compagnie, le Munstrum Théâtre, draine un public jeune et enflammé dans les salles. Un théâtre très physique, chorégraphié, un théâtre de masques aux images puissantes, malaisant et burlesque, où des créatures chauves aux visages blêmes et aux yeux écarquillés tentent de tracer leur pauvre voie malgré tout, dans un futur postapocalyptique (à moins que ça ne soit un passé ?), univers sombre tout à coup foudroyé par un éclair farcesque et un grand éclat de rire (à moins que ça ne soit un cri ?). Un théâtre qui tient de la commedia dell'arte, de Beckett et de David Lynch.

Mais pour l'heure, le grand combat de Lionel Lingelser tient plutôt à faire fonctionner la machine à café cassée, coïncant une petite cuillère dans le clapet du porte filtre. Leur appartement, haut perché aux marges du XIX^e arrondissement de Paris, est lumineux. Louis Arène est enfoncé dans le canapé, corps concentré. Lionel Lingelser va et vient, s'assure tous les quarts d'heure qu'on n'a pas soif, ni chaud. Ils sont doux, précis, cadrés. On ne fait pas ren-

trer un tel carnaval sur scène sans orchestrer une mécanique scrupuleuse.

C'était son anniversaire la veille, Lionel Lingelser offre des merveilles. Face à ces meringues parsemées de petites choses colorées dont on peine un peu à définir la nature, on repense à la gourmandise qu'on a ressentie, quelques semaines plus tôt,

dans l'immense atelier de costumes improvisé dans le hall du théâtre de Châteauevalon (Toulon) qui accueillait le Munstrum en résidence pour leur nouvelle création, *Makbeth*. Il y en avait partout : une chambre à air pour une superbe coiffe élisabéthaine, une tente Quechua pour une crinoline, des combinaisons de ski pour redoubler les corps, chairs artificielles pour ajouter aux chairs humaines.

Ils pensent ensemble les spectacles, jouent tous les deux, mais Louis Arène assure aussi la mise en scène. A eux deux, ils sont le Janus du Munstrum, à qui la double face permettait, dit-on, de voir en même temps devant et derrière lui.

Devant : leurs spectacles parlent de l'avenir incertain, de l'effroi qui peut saisir. Dans *Zypher Z*, des animaux brutaux dominaient les humains. Et s'ils ont choisi Shakespeare cette fois, c'est pour la scène des sorcières, métamorphosées ici en goulés pétroleuses avalant le tyran grimaçant. « Nos univers dystopiques se confrontent à l'effondrement, aux tentations autori-

taires, mais jamais dans une approche mortifère, dit Louis Arène. La joie, la folie, c'est notre fuel. Tout le combat du Munstrum, c'est cette vitalité qui risque de nous être confisquée. » 40^e sous zéro de Copi (récompensé par deux molières, dont celui de meilleur spectacle du théâtre public) se finissait en transe. Laurence de Magalhaes, ex-directrice du Monfort aujourd'hui au Rond-Point, qui les accompagne depuis leurs débuts : « C'est la première fois que je voyais des hordes de lycéens et d'étudiants arriver dès 18 heures au théâtre avec leurs sandwiches. Leurs pièces peuvent être sombres mais elles claquent : c'est pas grave, on y va, on fonce. »

Derrière : ils ont puisé dans la longue tradition du masque un outil dont l'étrangeté immobile donne sève à leurs spectacles. Ils citent Kantor, Meyerhold ou Ariane Mnouchkine. C'est Louis Arène qui les sculpte dans une résine dont on fait les prothèses orthopédiques. « Je m'évertue à ce que mes masques soient les plus neutres possible, si ce n'est cette expression effarée, inquiète. » Ils ont découvert la technique du masque au Conservatoire où ils sont entrés à un an d'écart. Quatre heures par semaine, vêtus de noir et sans un mot. « Jouer avec un masque demande beaucoup d'humilité. Mais une fois le cadre intégré, il permet d'aller très loin dans l'excès, dit Louis Arène. Le masque, c'est une vie augmentée. »

Le Munstrum est né dans la cuisine de la grand-mère alsacienne de Lionel. « Je lui ai demandé comment on disait "monstre" en alsacien. Je n'ai pas bien compris sa réponse, mais j'ai retenu "munstrum" ! » Dans son spectacle solo *les Possédés d'Illfurth*, Lionel Lingelser a tombé le masque et a raconté son enfance, la messe, le grand-père

qui trimbalait sa « poche à merde » et vivait dans une maison où un siècle plus tôt on avait exorcisé deux enfants possédés par le diable. « La religion m'a marqué, j'en ai fait des cauchemars, je voulais être le Christ, je garde l'énergie de ces mises en scène de la crucifixion dans les églises de mon village. » Les entraînements de basket chaque

jour, les violences sexuelles par un garçon de son équipe. La mère adorée, esthéticienne, puis naturopathe, le père kiné qu'il entend dire à celle-ci à propos de sa joie, enfant, à se travestir : « Ça vient de ton côté, chez nous, y'en a pas des comme ça. » Il découvre le théâtre dans les clubs de vacances et au collège. Sa mère le pousse à quitter Wittenheim et à s'inscrire au Cours Florent.

Pendant ce temps Louis Arène pousse à Paris près du Père-Lachaise, fils d'architectes passionnés, qu'il voyait surtout à travers la vitre du puits de lumière du salon donnant sur leur bureau au sous-sol. Au lycée Claude-Monet, il suit les cours de théâtre d'Emmanuel Demarcy-Mota et rencontre Judith Chemla, restée sa grande amie. « Je me souviens de Louis dans un Shakespeare, il irradiait comme un ange. Il dessinait beaucoup, il avait déjà ce don pour sculpter le réel, son propre corps et celui des autres. » Louis Arène découvre Bacon qui le bouleverse. On pense à ce que dit Chemla de ses spectacles : « Ce qui frappe, c'est la liberté qu'ont les corps de se désidentifier, d'oublier leur propre forme, leur visage. Avec eux, on expectore tous les monstres en les mettant sur scène. » Après le Conservatoire, il entre à la Comédie-Française, la quitte quatre ans plus tard.

Quand l'un des acteurs de la troupe décline derrière son masque, ils crient : « Grands les yeux ! » Ce cri d'alerte et de ralliement redonne des forces lors des longues répétitions qui s'étirent sur des journées, sur des années. « Ils se mettent dans un état d'épuisement dingue, témoigne Lucas Samain qui a adapté *Macbeth*. Il faut les voir entre deux scènes s'extirper d'un costume, se débarrasser du faux sang et enfiler une seconde peau avant d'y retourner. » Pourtant, quand depuis l'obscurité de la salle, Louis Arène reprend une scène qui ne lui convient pas, il dit : « Si je peux me permettre les amis... » « Ils sont la preuve qu'au théâtre ou au cinéma, on peut chercher des choses au-delà de la zone de confort, aller très loin, sans accepter les humiliations, sans blesser l'autre », appuie Chemla.

Mais voilà l'horizon de la page qui pointe, et ça déborde, ça déborde. Comment caser Kafka, la saison 3 de *Twin Peaks*, le queer, les soirées techno, l'admiration de l'un pour Alma Dufour et Marine Tondelier, le yoga avant chaque répétition, Philippe K. Dick et les Monty Python ?

8 mars 1984 Naissance de Lionel Lingelser à Illfurth (Haut-Rhin).
6 juin 1985 Naissance de Louis Arène à Paris.
2024 Deux molières pour leur spectacle 40^e sous zéro, de Copi.
2025 Création de *Makbeth*, en tournée dans toute la France.

Par **SONYA FAURE**
Photo **FABRICE ROBIN**

LE PORTRAIT

Le Munstrum Théâtre lâche les monstres

Louis Arene et Lionel Lingelser osent le grotesque et le port du masque dans un « Makbeth » kafkaïen

RENCONTRE

C'est étrange. On s'étonnerait presque, à rencontrer Louis Arene et Lionel Lingelser, de découvrir leurs vrais visages. Lesquels semblent s'offrir en miroir inversé, comme si leur amour du contraste se vivait dans leur propre chair. Anguleux, yeux bleus, cheveux roses, pour l'un. Douceur des traits, yeux bruns, cheveux bruns, pour l'autre. Silhouette athlétique, dans les deux cas. Débarrassés des masques qu'il porte dans ses spectacles, le duo à la tête du Munstrum Théâtre provoque encore le trouble. Comme si Louis Arene et Lionel Lingelser portaient sur eux les potentialités de métamorphose qu'ils ne cessent d'explorer d'une création à l'autre.

Depuis quelques années, leurs spectacles remportent un succès fou partout où ils passent, notamment auprès des jeunes, qui plébiscitent ce théâtre superlatif et queer, ultraphysique et visuel, aux accents postapocalyptiques et pourtant totalement jouissif. Et qui, surprise, remet sur le devant de la scène le bon vieux masque de théâtre, objet un peu oublié et ici redécouvert dans ses infinies possibilités.

Aujourd'hui, les voilà qui s'attaquent à *Makbeth*, avec ce petit k qui vient se glisser dans le titre original. K comme Kafka, k comme punk : un *Macbeth* comme on ne l'a jamais vu, qui lâche les monstres, ose le grotesque, fait suinter le mal de partout et, par là, réussit le tour de force de rendre cette pièce maudite et immortelle à nouveau audible et passionnante pour aujourd'hui. C'est peu de dire qu'avec eux le théâtre élisabéthain retrouve son essence brute, âpre et flamboyante, souvent lissée par des visions académiques.

« Créer du mystère »

Les deux compères, nés respectivement en 1985 et en 1984, se sont rencontrés au Conservatoire de Paris, à la fin des années 2000. Louis Arene, Parisien et fils d'architectes, travaillait déjà, depuis tout jeune, dans la troupe d'Emmanuel Demarcy-Mota. Lionel Lingelser avait « un parcours plus provincial » : venu de Kingersheim, une banlieue de Mulhouse (Haut-Rhin), il avait, à l'adolescence, croisé la route des Arts Sauts, la troupe de voltigeurs créée par Stéphane Ricordel et Laurence de Magalhães (aujourd'hui directeurs du Théâtre du Rond-Point). Un premier « choc poétique » qui a « changé [sa] vie ».

Et, d'emblée, ils se sont retrouvés sur un théâtre physique, le clown, l'improvisation. Et sur l'art du masque, transmis par Christophe Patty et Mario Gonzales. Lionel Lingelser est parti deux ans à Genève (Suisse) pour travailler au Teatro Malandro d'Omar Porras, un des rares metteurs en scène, en Europe, à travailler encore avec cet outil ancestral. Louis Arene, lui, est entré dans la troupe de la Comédie-Française. En 2012, ils ont créé leur compagnie : « On voulait continuer ce laboratoire et croiser cet art archaïque du masque, qui nous a tellement bouleversés, mais qui était devenu poussiéreux et décrié », se souvient Lionel Lingelser.

« On trouvait qu'il y avait quelque chose de magnifique dans cet outil qui est l'objet théâtral par excellence depuis la nuit des temps. Mais la manière dont il nous a été transmis, ce masque en bois, très lourd, ou en cuir, avec des arêtes très marquées de la commedia dell'arte, ces masques très grotes-

ques qui, tout de suite, imposent une expressivité, un type de caractère, cela nous encombrait dans le travail », précise Louis Arene. On voulait aller vers un objet qui puisse aussi exprimer l'étrangeté, l'inquiétude, l'angoisse. On s'est orientés vers un masque plus épuré, pour prendre cet objet dans sa capacité à effacer, à enlever, à créer du mystère, à faire du visage une surface de projection pour l'imaginaire des spectateurs. »

Louis Arene s'est mis alors à sculpter les masques qui font l'identité du Munstrum, avec une résine médicale servant à réaliser des prothèses orthopédiques. Un masque-casque, sans cheveux, sans couleurs ni ornements, qui laisse toute sa place à l'expressivité du regard, dégage le bas du visage et permet de respirer. Le vecteur parfait pour le théâtre qu'ils voulaient inventer : un « théâtre physique, sensuel, brut, des antagonismes entre le rire et l'effroi ». Et l'outil dramaturgique

Pour le duo, jouer avec un masque « crée des figures extra-humaines, ou des humains d'après, augmentés »

par excellence d'un théâtre de la catastrophe, de l'identité et de la métamorphose, où la forme plastique en dit souvent plus sur notre monde que les mots. « Avec cet outil, il y a l'idée, kafkaïenne, et qui court dans tout notre travail, que l'on ne sait pas si l'autre n'est pas soi, en fait. Et comme le masque nécessite un jeu un peu extraordinaire, cela crée d'emblée des figures extra-humaines, ou des humains d'après, augmentés. Il y a une puissance totémique qui se dégage de ces objets-là. »

Après un premier essai peu concluant – de leur propre aveu –, le Munstrum a trouvé sa voie avec *Le Chien, la Nuit et le Cou-teau*, qui a immédiatement créé le buzz quand il a été présenté à Avignon, au Théâtre de la Manufacture, en 2017. Sorte d'Alice au pays des merveilles horrifique, le spectacle a posé les bases de ce théâtre pétrissant la chair d'une humanité monstrueuse, travaillée par la défiguration – les duettistes ont aussi une passion pour le peintre britannique Francis Bacon (1909-1992).

« La joie, notre fer de lance »

Mais l'atout maître du Munstrum, c'est d'inscrire ces cauchemars dans une jubilation théâtrale féroce, avec une vitalité sans appel, en n'hésitant pas à pousser les curseurs du kitsch et du mauvais goût, ou supposés tels. La réflexion queer est passée par là, qui montre que le féminin et le masculin, le beau et le laid, ne sont

bien souvent que des constructions sociales, et qu'elles peuvent à l'endroit du théâtre être joyeusement dynamitées. Les costumes délirants et l'hémoglobine, les faux nez et les ventres postiches, les hybrides mi-homme mi-animal de *Zypher Z* (2021) et les créations transgressant toutes les frontières, y compris celle de la vie et de la mort, de Copi dans 40 degrés sous zéro (2019), dessinent les contours d'un nouveau baroque, unique dans le théâtre français.

« La vérité de notre travail, elle est dans ces zones de tension entre le comique et le tragique, le sacré et le profane, l'ombre et la lumière, le kitsch et le sublime », appuie Lionel Lingelser. « Mais la joie, c'est notre fer de lance, précise Louis Arene. Pour nous, elle est ce qu'il y a de plus politique aujourd'hui. Arriver à reconquérir cette vitalité, cette flamme, cette force primordiale, dans la génération qui nous suit, malgré un monde qui s'effondre et qui, dans cet effondrement,

« Le spectacle, l'art peuvent nous redonner des forces poétiques »

LOUIS ARENE
metteur en scène

cherche à aspirer comme un vampire cette vitalité de la jeunesse. Comme tout le monde, nous avons le sentiment de ne plus savoir comment agir face à cette folie, cette barbarie qui monte. Mais nous sommes convaincus que le spectacle, l'art, peuvent nous redonner des forces poétiques. C'est un des derniers bastions où on peut résister à cette violence qui nous contamine, où peut se vivre la fameuse catharsis. »

Cette dimension de « monstres de monstres », contenue dans le nom même qu'ils se sont choisis pour leur compagnie – où ils sont tous deux acteurs et initiateurs des projets, tandis que Louis Arene seul assume la mise en scène –, devait inévitablement les mener vers *Macbeth*, la pièce par excellence qui convoque les forces du mal. Mais, avant cela, il y a eu un détour par la Comédie-Française, où ils ont proposé en 2022 un détonnant *Marriage forcé*, où l'outil du masque et l'inversion des rôles féminins et masculins rendaient à ce petit bijou de Molière toute sa cruauté et son actualité.

« Des clowns tragiques »

Macbeth, pour ces amoureux de David Lynch et de Romeo Castellucci, s'est imposée comme un défi qu'il était temps de relever, et une nécessité. « Malheureusement, la pièce fait terriblement écho aux temps sombres dans lesquels on est à nouveau entré, observent-ils. On avait envie de se confronter à ce théâtre élisabéthain qui casse le quatrième mur entre la scène et la salle, et qui permet de faire expier les monstres, aussi. D'où le parti pris grotesque, qui était vital pour nous : les personnages sont des clowns tragiques. »

La pièce maudite de Shakespeare glisse le plus souvent entre les doigts des metteurs en scène, surtout quand elle est montée de manière trop sage, comme si l'insondable du mal inscrit au cœur de l'humain échappait à la représentation. Dans ce petit déplacement entre *Macbeth* et *Makbeth* s'inscrit la proposition forte du Munstrum, entre des scènes de bataille d'un réalisme saisissant, qui font éprouver la violence comme rarement au théâtre, et l'imaginaire débridé au pouvoir dans l'esthétique et les costumes, qui voit notamment Lady Macbeth porter une robe à crinolines réalisées avec une tente Quechua. Last but not least, les duettistes jouent eux-mêmes le couple fatal, Lionel en Lady, Louis en Macbeth. « C'est un cadeau que nous nous sommes fait, s'amusent-ils. L'idée, c'était d'en faire un monstre à deux têtes. » Pour les deux têtes du Munstrum, la bouche est bouclée. ■

FABIENNE DARGE

Makbeth, d'après Shakespeare, par le Munstrum Théâtre. Théâtre public de Montreuil (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 15 mai. Puis tournée jusqu'en avril 2026, notamment au Théâtre du Rond-Point, Paris 8^e, du 20 novembre au 13 décembre. *Reprise du Marriage forcé*, de Molière, à la Comédie-Française (Théâtre du Vieux-Colombier), Paris 1^{er}, en septembre.



Louis Arene et Lionel Lingelser, devant l'Hôtel du Sentier, à Paris, le 14 octobre 2024. LEO KELLER



Le Munstrum théâtre se penche sur Macbeth

Après la consécration l'année dernière en raflant deux Molières, la compagnie du Munstrum théâtre, qui assoit depuis une dizaine d'année son esthétique inquiétante et déjantée, propose un Macbeth de Shakespeare post-apocalyptique.

Fanny Imbert, journaliste

EXTRAITS

Chaque silhouette est complétée par un masque, la marque de fabrique de la compagnie. Un crâne chauve, la peau lisse et inexpressive, *"ça créé une sorte de petit peuple inquiétant"* raconte Louis Arene, le metteur en scène qui imagine et fabrique les masques. *"On met l'artifice au premier plan avec le masque, poursuit-il, et ça implique un jeu beaucoup plus physique, car on peut moins s'exprimer avec le visage"*.

"Notre défi va être de chercher quelque chose de lumineux dans cette pièce qui est peut-être la plus sombre de Shakespeare" relève Lionel Lingelser co-directeur de la compagnie.

▶ ÉCOUTER (4 min)

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-zoom-de-france-inter/le-zoom-de-france-inter-culture-du-dimanche-27-avril-2025-9668263>

TRANSFUGE

© NICOLAS MARTINEZ



« Face aux ténèbres de notre époque, Macbeth s'impose »

Le **Munstrum Théâtre** s'empare de la pièce de **Shakespeare** et lui insuffle un vent fantasmagorique salvateur. Rencontre avec **Louis Arène** et **Lionel Lingelser**, deux artisans du jeu de masque.

PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous attaquer à cette pièce de Shakespeare ?

Face aux ténèbres de notre époque, *Macbeth* s'est imposé à nous. Comment ne pas reconnaître, dans l'ensauvagement des conflits mondiaux actuels, l'escalade meurtrière du héros shakespearien ? Assommés par un sentiment d'impuissance et remplis d'effroi, nous voyons la barbarie fasciste gangrener le monde. Il nous fallait faire quelque chose de notre colère, pour ne pas nous laisser happer par la désespérance. Et bien que nos armes soient si fragiles – la poésie et la joie – nous avons foi en leur puissance émancipatrice. Le spectacle est une traversée des ténèbres, certes, mais dans le but de les comprendre, de les regarder en face pour mieux les combattre.

Comment l'avez-vous abordée ?

Nous avons travaillé avec l'auteur Lucas Samain, qui a traduit et adapté la pièce tout en se nourrissant des propositions des interprètes. À une traduction relativement fidèle du texte original se mêlent des inventions, des situations et des personnages nouveaux. Nous avons souhaité insuffler une dimension comique à cette pièce, connue pour être l'une des plus sombres de Shakespeare. Ainsi cohabitent, de façon incongrue et pourtant harmonieuse, des langues et des genres très différents.

De quelle manière avez-vous utilisé les masques, qui font partie de votre identité artistique ?

Les masques nous permettent de déréaliser le propos et les personnages,

et de nous projeter d'emblée dans un monde allégorique. Ils offrent la possibilité d'une lecture métaphysique de la pièce et permettent de naviguer entre le rire et l'effroi avec une grande souplesse.

Comment avez-vous travaillé l'œuvre avec votre fidèle troupe ?

C'est un travail au long cours qui alterne entre l'écriture de la pièce, les répétitions avec les interprètes et les temps de recherche avec les différents créateurs à la technique. Notre processus de travail s'évertue à ne pas cloisonner les différents départements, afin que la technique se nourrisse du jeu et inversement.

Pourquoi écrire *Makbeth* avec un K ?

Le « K » apporte un saisissement graphique qui attire l'œil. Cette incongruité permet d'indiquer un subtil décalage par rapport à l'œuvre originelle et renouvelle notre curiosité vis-à-vis de ce personnage que l'on croit connaître. Le préfixe *Mac* (signifiant « fils de ») est très souvent utilisé dans les noms de famille d'origine irlandaise ou écossaise. Pour nous, Français, il est devenu assez familier et fait d'emblée référence à un imaginaire anglo-saxon très marqué. Même si la sonorité reste la même, à la lecture, cette modification brouille les pistes géographiques et historiques et contribue à inscrire le spectacle dans un temps et un espace indéfinis. Mais c'est en réalité un retour aux origines : dans les *Chroniques d'Holinshed*,

publiées en 1577 et dont Shakespeare s'inspire pour composer sa pièce, les patronymes composés du préfixe « Mac » s'écrivent avec un « K » (*Makduff*, *Makdowald* et *Makbeth*), selon l'orthographe du vieil anglais. Et bien sûr, il y a la parenté kafkaïenne que ce « K » confère au spectacle. Kafka nourrit la plupart de nos créations.

Que dit *Macbeth* de notre époque ?

Shakespeare apporte de la complexité à notre perception du réel. Il nous montre que rien n'est univoque, que les choses contiennent leur envers et qu'elles sont toujours sujettes à des interprétations variables. Les contraires s'attirent, et du plus grand bien peut jaillir le mal absolu. La tragédie de la pièce, c'est celle de l'utopie d'un monde meilleur qui devient infernal. Car les époux *Makbeth* ne sont pas diaboliques par nature, loin de là ; il est évident qu'ils aspirent à la paix et à un futur lumineux et vivable, mais, par une terrible erreur de jugement, une très mauvaise interprétation d'un oracle équivoque, ils commettent un massacre pour obtenir cette paix. C'est aussi nos ténèbres individuelles que la pièce nous incite véritablement à contempler : notre rapport au pouvoir, bien sûr, à l'ambition et à la domination. La pièce met en scène le chaos créé par nos fantasmes, quand nous perdons notre vie en tentant de la gagner, quand l'illusion permanente et persistante du gain camoufle le risque de la perte de ce que nous avons déjà.

MAKBETH

D'après l'œuvre de William Shakespeare. Adaptation et traduction de Lucas Samain. Mise en scène du Munstrum Théâtre. La Comédie, CDN de Reims. 2 et 3 avril. Célestins Théâtre de Lyon du 10 au 18 avril. Au Théâtre Public de Montreuil du 29 avril au 15 mai.



Théâtral

mars - avril 2025

magazine

à partir du

12

Mars

MAKBETH

En tournée

Louis Arene & Lionel Lingelser Le cas Macbeth

Les fondateurs du Munstrum Théâtre incarneront les époux Makbeth dans une relecture masquée de la pièce écossaise de Shakespeare. Une variation métaphysique sur le mal, qui marie humour noir et tragédie, grotesque et lyrisme.

Théâtral magazine : Shakespeare est un auteur qui vous est cher...

Louis Arène : Après *Zypher Z*, une création originale, nous avions envie d'un grand texte. Cette épopée correspondait à notre théâtre, mais Shakespeare nous semblait peut-être, jusqu'ici, un peu intouchable.

Lionel Lingelser : Oui, réservé à la maturité... Aujourd'hui nous sommes heureux de l'endroit esthétique où nous sommes arrivés.

Pour nous qui souhaitons un théâtre réenchanté, d'artifice, avec les Dieux, Shakespeare était l'auteur rêvé.

Pourquoi *La tragédie de Macbeth* plutôt qu'une autre ?

Lionel : Parce qu'elle est inmontable (rires).

Louis : Mais on ne la monte pas telle quelle. Le dramaturge Lucas Samain l'a réadaptée.

Vous avez dit vouloir vous en emparer parce que "*la douleur du monde vous est insupportable*"...

Lionel : Comme chez Copi, on va très loin dans la fange et dans l'horreur avec un souhait : trouver la lumière, un ciel sur la couche nuageuse. D'ailleurs une matière noire envahira le plateau.

Louis : On a créé une communauté de spectateurs assez jeunes, pour qui le théâtre n'est pas juste un endroit de divertissement, mais un lieu d'expérience commune, de quête de spiritualité, d'humanité. *Macbeth* est une sorte de miroir, de réponse à une époque pleine de dictateurs monstrueux. La quête des monstres nous anime aussi depuis les débuts du Munstrum.

Lionel : Toutes nos obsessions convergent ici. Mais l'histoire ne mentionnera ni lieu, ni date, on

ne sait plus où on est, il faut gommer tous les indices, cela tient de la fable universelle, du mythe.

Le couple Macbeth n'est pas diabolique en soi...

Louis : Ce ne sont pas des personnages mauvais par nature, ils cherchent la paix et la pureté, un monde meilleur, quitte à tuer tout ce qu'il y a autour. Il y aura des dommages collatéraux, il faudra s'empêtrer dans le sang ! Nous voulons créer une forme d'empathie, leur laisser une chance, ne pas les juger. **Nous avons aussi rééquilibré la charge du mal, la femme n'est pas seule responsable de tout.**

Lionel : En montant la pire tragédie de Shakespeare, nous allons quand même tendre vers l'humour, y compris sur ce sujet si difficile : la folie d'un homme et l'horreur qu'elle entraîne. C'est notre marque de fabrique. Ce sera aussi cathartique et le récit d'une déchirure d'amour. Les Macbeth ce sera nous : on se connaît par cœur, on plonge ensemble, c'est formidable !

Pourquoi avoir glissé un K dans le Macbeth originel ?

Louis : Nos spectacles sont très visuels, j'aime la graphie, le côté anguleux du K qui amène tout de suite quelque chose de différent. C'est aussi un retour aux origines : dans l'ancien anglais, les noms s'écrivaient avec un K.

Lionel : Le K rappelle aussi Kafka, auteur qui nous accompagne depuis toujours, son obsession de l'étrange et la métamorphose.

Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond



■ *Macbeth*, d'après Shakespeare, mise en scène Louis Arene, avec Louis Arene, Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Lionel Lingelser, Anthony Martine, François Praud, Erwan Tarlet. A partir de 15 ans. 12 et 13/03 Quinconces au Mans. 25 au 27/03 Théâtre de Dijon. 2 et 3/04 Célestins à Lyon. 29/04 au 15/05 Théâtre Public de Montreuil...

© : Gaëtan Le Breton

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°40 - HIVER 2024

SOMMAIRE

LE GRAND ENTRETIEN

Le Munstrum Théâtre





« NOTRE FER DE LANCE
ET NOTRE ÉNERGIE,
C'EST LA JOIE »

À Paris, le 14 octobre.
Photographie : Léo Keler
pour Théâtre(s).



Louis Arene et Lionel Lingelser

Rares sont les artistes dont on reconnaît le travail au premier coup d'œil. C'est le cas du Munstrum Théâtre, compagnie dirigée artistiquement par Louis Arene et Lionel Lingelser. Leur utilisation du masque a révolutionné l'usage de cet outil ancestral de la représentation, et a su fédérer autour d'eux un public toujours plus nombreux et divers.

PROPOS RECUEILLIS PAR ARNAUD LAPORTE
PHOTOGRAPHIES LÉO KELER

Théâtre(s): Qu'est-ce qui vous a amenés au théâtre ?

Louis Arène: Depuis tout petit, j'avais le plaisir de faire des spectacles pour mes parents, de me déguiser, de faire des imitations sur la plage, pendant les vacances. Jusqu'à un point où c'est devenu un peu insupportable. J'étais peut-être un peu hystérique et excessif, et pour canaliser toute cette énergie, mes parents m'ont inscrit dans un cours de théâtre, sur une péniche à Austerlitz. C'est vraiment la première fois que je suis monté sur scène.

Théâtre(s): À quel âge ?

Louis Arène: À 12 ans, je pense. Mais avant cela, il y avait eu le plaisir, avec ma sœur, d'inventer, de faire des spectacles. On s'enfermait dans le placard chez ma grand-mère et on enregistrtrait des fausses émissions de radio. Et après, quand il y a eu le caméscope de mon père, on lui piquait et on faisait des fausses émissions de télé. On s'amusait beaucoup. Dans un premier temps, c'était par pur plaisir égotique et narcissique, et puis après, petit à petit, il y a eu la découverte de ce que ça voulait vraiment dire, la découverte des auteurs, d'être un porteur de paroles, donc quelque chose d'un peu plus grave, peut-être. Et j'ai eu la chance d'être au lycée Claude-Monet, dans le 13^e arrondissement de Paris, où j'ai rencontré Emmanuel Demarcy-Mota et Fabrice Melquiot, qui s'occupaient de l'option théâtre. Fabrice n'avait encore rien publié, Emmanuel n'était pas encore directeur du Théâtre de la Ville. On a travaillé sur la pièce *Kids*, de Fabrice Melquiot, qu'il a réécrite avec nous. C'était vraiment une année incroyable, où on rajoutait des cours du soir tout le temps. Là, j'ai découvert



D. R.

FORMATION

Avant le Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris (CNSAD), Lionel Lingelser, suit le Cours Florent [PHOTO] et Louis Arène, l'École du jeu.



MARC VANAPPELGHEM

DÉBUTS SCÉNARIQUES

Après le CNSAD, Louis Arène entre à la Comédie-Française pendant que Lionel Lingelser joue le rôle-titre des *Fourberies de Scapin* dans une mise en scène d'Omar Porras.



JULIE MOULIER

CRÉATION DU MUNSTRUM THÉÂTRE

En 2012, Louis et Lionel créent le Munstrum Théâtre en Alsace, et signent leur premier spectacle en 2014 : *L'Ascension de Jipé*.

la précision, le travail de la langue, le travail du corps, et ça m'a vraiment bousculé, ça m'a passionné, même si c'était une formation assez difficile. À la suite de ça, Emmanuel m'a proposé d'intégrer la distribution du *Diable en partage* qu'il montait à la Bastille, l'une des premières pièces de Fabrice. Et là, c'était parti !

Théâtre(s) : Et vous, Lionel, qu'est-ce qui vous amène au théâtre ?

Lionel Lingelser : Je pense aussi qu'il y a cette envie de construire des mondes, tout petit déjà, de faire des mises en scène, des marionnettes, de se déguiser, de se travestir. Ma mère faisait du mannequinat, elle défilait en robe de mariée. C'était en Alsace, hein, c'était pas Miss France (rires). Mais je me souviens des salles combles avec de la musique très forte ! Et j'étais là, à côté de ma maman, moi aussi habillé, et ça a été un peu les débuts. Et puis, quand on partait en club de vacances avec mes parents, ils nous mettaient au club des enfants. C'est là que j'ai découvert le théâtre, à 7 ou 8 ans, avec les GO. Mais je pense que j'ai eu très tôt, avant 10 ans, ce goût de vouloir être sur scène, ce plaisir d'être dans la lumière, de faire rire tout le monde, car je faisais des imitations aussi. Au collège, je suis allé à une audition pour entrer dans le club théâtre, et j'en ai fait jusqu'en terminale. Mais ayant grandi dans un petit village à côté de Mulhouse, je ne savais pas qu'on pouvait vivre de ça, en faire son métier. J'avais donc besoin de trouver de la légitimité, et ça s'est fait au lycée. J'ai eu un déclic. Un ami de ma mère a joué le premier rôle dans un film, lui qui était un gamin du côté de Mulhouse. Je me suis dit que si lui l'avait fait, pourquoi je ne pourrais pas le faire ? Et je suis parti au Cours Florent !

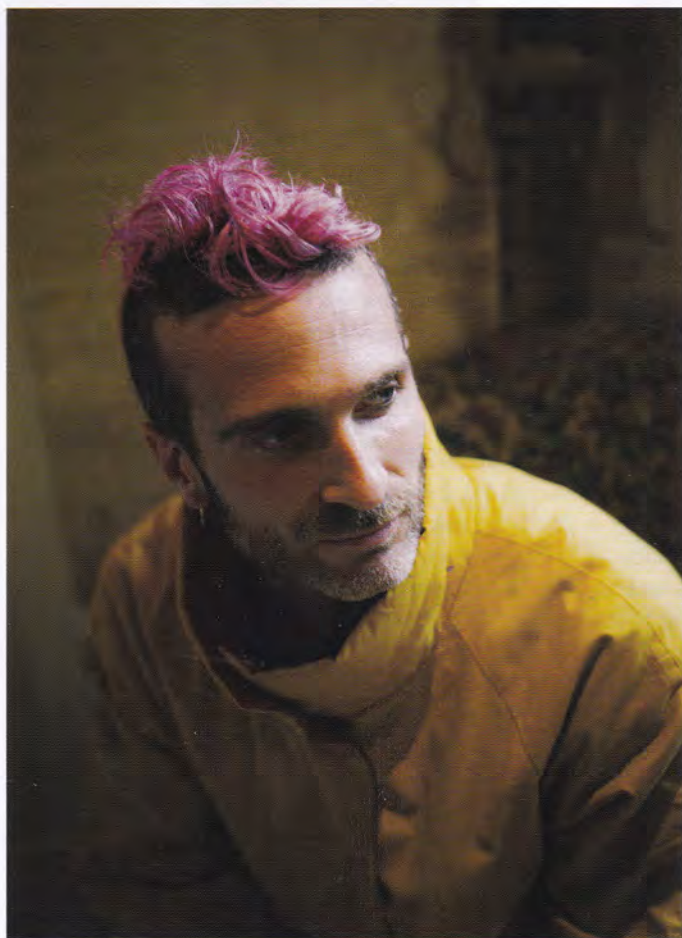
Théâtre(s) : Vous avez créé le Munstrum Théâtre en 2012.

Où en étiez-vous dans vos vies artistiques ?

Louis Arène : On s'est vraiment connectés avec le pur plaisir du jeu, de l'inventivité, mais aussi, quand même, de la mise en scène, avec les cours de masques qui étaient pour nous, au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, un des seuls endroits où il y a eu une vraie réflexion sur les trois années. La première année, c'est avec du masque neutre, très austère. La deuxième année, on commence à travailler des personnages, et en troisième année, on monte un spectacle. Il y a donc eu cet apprentissage par paliers. Et ce qui nous a beaucoup plu là-dedans, c'est la grande rigueur. Les gens qui ne connaissent pas cet art ne s'en rendent pas forcément compte, mais c'est très technique, très codé. On passe par un long temps d'apprentissage pendant lequel on ne se marre pas du tout. Et de l'autre côté du spectre, il y a le pur plaisir de l'invention. On peut jouer absolument tout ce que l'on veut : un homme, une femme, un vieux, un objet, etc. Et je parlais de la mise en scène parce qu'on dessine vraiment dans l'espace avec le masque. On dessine son personnage, on crée un rythme, on crée un certain rapport avec le public.

Lionel Lingelser : Mais ça nous a aussi questionnés sur le besoin de comprendre pourquoi cet art est si décrié aujourd'hui, alors que Jacques Lecoq et tant d'autres y sont passés ! Pourquoi cela apparaît-il aujourd'hui comme poussiéreux et pourquoi les programmeurs sont-ils aussi réticents à promouvoir, à programmer ou à encourager ce genre de technique ? Nous, on savait qu'on avait trouvé une vérité là-dedans, mais il fallait encore qu'on trouve par quoi passer. C'est pour ça que je suis parti au Théâtre Malandro avec Omar Porras, où j'ai joué Scapin pendant deux ans. Louis est entré à la Comédie-Française. Après, je suis parti encore deux ans avec Olivier

LEVER DE RIDEAU / LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPORTE



« IL Y A QUELQUE CHOSE
D'ARCHAÏQUE, DE MYSTÉRIEUX,
DANS LE MASQUE » LOUIS ARÈNE

Letellier sur *Oh boy!*, qui était mon premier seul en scène. Et après ces quatre années de tournée, je me suis rendu compte que je pouvais être un interprète toute ma vie, que je pouvais continuer comme ça, et je crois que je n'en avais pas envie. Mon envie était de réunir des gens et d'avoir un espace de laboratoire à côté. Avec Louis, on avait ce désir d'amener ce théâtre du masque, qu'on trouvait noble, dans la boîte noire. On ne voyait pas comment on pouvait le moderniser dans du théâtre de plein air.

Louis Arène: Le masque est un outil pédagogique extraordinaire, mais dans la plupart des spectacles que l'on a pu voir – à part quelques grandes inspirations comme certains spectacles de Benno Besson, d'Omar Porras ou d'Ariane Mnouchkine –, c'est vrai que c'était une forme qu'on trouvait un peu passéiste. Nous avions le pressentiment que c'était pourtant l'objet théâtral par excellence. Il y a quelque chose de très fort, d'archaïque, de mystérieux aussi. C'est un objet qui a été utilisé sur tous les continents, dans toutes les civilisations, pour communiquer avec les dieux, pour la fête, pour la transe. On trouvait dommage que dans les cours de masque, le travail soit uniquement axé vers la farce, la commedia, les personnages, etc. On avait envie d'inventer des formes nouvelles, de questionner les formes, et c'est toujours le cas aujourd'hui.

Lionel Lingelser: Je crois qu'il y avait aussi l'appétit du théâtre physique, car nous sommes de grands sportifs. Le rapport au sport, c'est aussi quelque chose que je raconte dans mon solo *Les Possédés d'Ilfurth*.

Le côté cérébral nous a très vite ennuyés, même si c'est important. Les grands textes, on les a appris au Conservatoire. Il était vital pour nous de retrouver cette énergie qui nous manquait. Nous avons donc créé des laboratoires à Mulhouse, là où j'ai grandi. Là-bas, on nous a ouvert les portes très rapidement, avec un grand partenariat avec le Théâtre de la Filature. Et le masque est arrivé. D'ailleurs, on ne

s'appelle pas Munstrum pour rien. Les monstres sont arrivés dès le début au Conservatoire.

Quand on dit « c'est notre emploi », qu'est-ce que ça veut dire? Je crois que Louis comme moi, on a très vite fait des contre-emplois. On voulait des monstres, on voulait être des pas gentils, on voulait être des pas beaux. On voulait se « salir ». À travers ces monstres, on

pouvait atteindre l'humanité des gens, mais en leur montrant quelque chose de profondément inquiétant. Car les monstres naissent de la peur. Je crois que c'était ce terrain-là que l'on voulait. On voulait faire peur!

Théâtre(s): Vous fêtez les dix ans du premier spectacle du Munstrum. C'était *L'Ascension de Jipé*, en novembre 2014 à La Filature. Vu d'aujourd'hui, dix ans plus tard, est-ce que ce spectacle vous paraît programmatique?

Louis Arène: C'est touchant parce qu'il y avait une forme de naïveté, on tâtonnait, mais il y avait quand même les bases des thèmes, qui sont les préoccupations



DAREK SZUSTER

DEUX MOLIERES

En 2019, ils créent *40° sous zéro*, sur deux textes de Copi, dans le Off du Festival d'Avignon, et tournent le spectacle pendant cinq ans. Avec ce spectacle, ils remportent deux Molières en 2024.



D. R.

COMÉDIE-FRANÇAISE

En mai 2022, ils créent une nouvelle production du *Mariage forcé*, de Molière, avec la troupe de la Comédie-Française, spectacle repris en tournée durant la saison 2023-2024.



D. R.

MONTREUIL

En avril 2023, le Munstrum Théâtre a été mis à l'honneur à travers Quartiers d'artistes #1 avec des spectacles, une exposition, une projection et des rencontres au Théâtre public de Montreuil.

de notre génération : le monde d'après, la peur du futur, et comment se réinventer, comment ne pas être tétanisé par cette peur, et au contraire en faire une force créative ? Et puis, une chose qu'on a conscientisée après, mais l'idée que le fond, pour nous, est tout aussi important que la forme, qu'ils ne sont pas dissociés. Le travail sur les masques a aussi beaucoup évolué. C'était déjà cette matière médicale que j'utilise toujours aujourd'hui pour les créer, mais c'était quand même des personnages assez expressifs : des vieux avec des rides, des jeunes, il y avait des cheveux, etc. Et on s'est rendu compte que la force du masque, c'est qu'il masque, justement. C'est-à-dire que ce qui est plus fort, c'est ce mystère, cette chose qui est enlevée, cette chose en creux qui crée une tension, un appel. Après ce spectacle, on a simplifié les masques, avec des visages plus lisses, sans cheveux, des visages qui se ressemblent. Comme un espace de projection.

Théâtre(s) : On parle beaucoup de masques avec vous, mais, paradoxalement, *Les Possédés d'Ilfurth*, spectacle que vous allez reprendre, Lionel, est un spectacle sans masque. Pourquoi ?

Lionel Lingelser : Pour plusieurs raisons. Juste avant le confinement, il y avait ce désir de Benoît André, de La Filature, de nous commander une petite forme qui pourrait aller dans les villages, un peu partout. Il m'avait donné une seule contrainte : traiter le thème de l'étrange. J'ai repensé à cette légende qu'il y avait dans le village où je suis né : *Les Possédés d'Ilfurth*. Ce sont les deux derniers cas de possession qu'on a eus en Alsace. J'en ai fait une espèce d'exploration, mais qui a débordé vers l'intime, avec Yann Verburgh, l'auteur. C'était donc pendant le confinement, il n'y avait plus rien, on répétait dans la chambre. On parle beaucoup du masque dans le spectacle, c'est un véritable hommage au masque, comme une

déclaration d'amour au théâtre, finalement. Au début, j'ai mis un masque, mais on le voulait très épuré. Et en fait, on l'a mis de côté. Il est là autrement : je le signifie avec les mains. Je me suis dit que c'était une belle boucle, en fait, que de montrer tout ce qui se passe sous la carapace, tout cet artifice qu'on donne à voir au Munstrum avec les lumières, les costumes, toute cette grandiloquence visuelle. Je voulais montrer aux gens qu'il y a aussi de la vraie sueur, qu'on n'est pas juste planqués derrière le masque, que c'est un artisanat du théâtre, qui est aussi sportif, physique ! Il s'agissait donc d'essayer de créer la même émotion chez le spectateur, mais avec rien d'autre que la force de l'acteur. À la Philippe Caubère !

Théâtre(s) : Louis, vous êtes également plasticien, et en plus des masques, vous avez signé ou cosigné la scénographie de tous les spectacles. À quel moment la question de l'espace de jeu se pose-t-elle dans le travail ?

Louis Arène : Dès le début du projet, à la lecture de la pièce. Chaque écriture nécessite un rapport à l'espace différent. Par exemple sur *Le Chien, la nuit et le couteau*, qui est une espèce de course-poursuite infernale dans la nuit, et en même temps quelque chose d'oppressant, de kafkaïen, il y a vraiment l'idée de la route. Et puis, comme c'est une histoire sur la quête d'identité, sur le rapport à l'autre, il y avait cette route et des spectateurs les uns face aux autres. Il y a eu une évidence, l'histoire devait se raconter dans cette tension du bifrontal. C'est empirique, il y a beaucoup d'expérimentations au plateau, mais avec l'idée qu'il n'y a jamais quelque chose qui doit être là juste parce que ça fait joli. Ça doit toujours être lié au jeu, à l'action.

Théâtre(s) : Une des choses très frappantes dans vos spectacles, c'est l'extrême précision de chaque mouvement, de chaque déplacement. C'est vraiment un travail réglé au

millimètre, qui se joue aussi avec la lumière. Comment arriver à garder cette précision, de représentation en représentation ?

Lionel Lingelser: Ça se joue à rien, c'est vrai.

La question est de savoir comment continuer à trouver la flamme, comment trouver le présent, comment trouver sa liberté, en trouvant un cadre au préalable, quelque chose d'irréprochable ! Je reviens à Philippe Caubère : sa géographie dans l'espace est claire. Il n'y a rien qui est fait au hasard. Et ça, ça m'a fasciné : trouver la liberté dans le cadre.

« TROUVER LA LIBERTÉ DANS LE CADRE »

LIONEL LINGELSER



Louis Arène : Et la chance qu'on a, c'est que cette précision est possible parce qu'on a une équipe extraordinaire. Ce sont des gens avec qui on travaille depuis très longtemps, qui sont comme notre famille, une famille de cœur, une famille d'élection. C'est un travail qui demande beaucoup d'humilité, de renoncement, puisqu'on est cachés derrière le masque. C'est un jeu particulier. Il n'y a pas tout à jouer, d'une certaine manière. Le public doit faire une partie du travail. Mais il y a aussi les costumes, la lumière, et parfois les acteurs sont un peu démunis parce qu'on gomme énormément de choses du jeu naturaliste. Et par moments, il suffit juste d'être comme ça, avec une lumière et une posture.

Lionel Lingelser: Et toi, à l'intérieur, tu pestes ! Tu te dis : « Qu'est-ce qu'il me fait faire ? Pourquoi je suis là ? » Mais c'est ça qui est beau. C'est la magie, parfois, de laisser faire les choses.

Théâtre(s) : Vous allez bientôt créer *Makbeth*, d'après Shakespeare. Qu'est-ce qui vous a fait choisir cette pièce ?

Lionel Lingelser: On ne pensait pas au départ s'attaquer au classique avec les masques, mais quand Éric Ruf (administrateur général de la Comédie-Française, NDLR) nous a proposé de participer aux 400 ans de Molière, on a dit oui, évidemment. Et la rencontre avec Molière a été un bonheur total. C'est après qu'on s'est dit que c'était peut-être le moment d'aller vers le maître des maîtres. Allons voir William, et faisons-la, la pièce immontable, celle qui est toujours ratée ! (Rires) On vit des ténèbres, on enchaîne les guerres. Tous les jours, quand on allume notre téléphone, on voit que ce qui est en train de se passer est monstrueux. Et je me suis dit : au lieu d'aller vers quelque chose de potache et qui nous fait rigoler un peu facilement, allons dans les ténèbres.

Louis Arène: Il ne s'agit pas d'aller vers les ténèbres pour aller vers les ténèbres. Notre fer de lance et notre énergie, au Munstrum, c'est la joie, même si on peut s'attaquer à des pièces sombres. La joie est ce que l'on veut convoquer chez les spectateurs et ce à partir de quoi on travaille avant tout au plateau. C'est cette énergie-là qui est notre moteur principal. Mais d'une certaine manière, pour que ce soit une vraie joie solide qui ne porte pas d'ocillères et qui regarde le monde en face, pour lui donner sa vraie valeur, il faut regarder l'époque en face, et voir que dans les ténèbres de *Macheth*, il y a quelque chose qui correspond à notre

violence, à la barbarie et à l'inhumanité qui est en train de se réveiller un peu partout. Il s'agit justement de ne pas se laisser écraser par cette barbarie, par cette violence, mais d'essayer de trouver un autre chemin que celui dont on a l'impression qu'il nous est imposé et auquel on aurait l'impression que l'on ne peut pas échapper. Il faut regarder dans l'abîme pour s'en sortir.

Théâtre(s): Vous vous sentez bien avec Shakespeare ?

Lionel Lingelser: Oui, parce que Lucas Samain a fait un boulot incroyable de réécriture. C'est un bonheur de se mettre ça dans la bouche. Shakespeare, c'est un bonheur. C'est jouissif de vivre ça, d'autant que nous jouons les deux rôles principaux : Macbeth et Lady Macbeth. On va s'amuser !

Louis Arène : La grande puissance de son écriture nous permet de faire ce que l'on aime beaucoup faire au Munstrum : le grand écart entre le sacré et le profane, le kitsch et le sublime, le grand-guignol et la tragédie.

Théâtre(s): Vous êtes artistes associés, toujours, au Théâtre de La Filature, à Mulhouse. La compagnie est associée depuis 2022 au Théâtre public de Montreuil. Depuis septembre 2023 aux Célestins, à Lyon, ainsi qu'au TJP, à Strasbourg. Qu'est-ce que ces associations permettent, très concrètement, pour vous ?

Lionel Lingelser: Ça permet un travail de territoire, un travail de pédagogie. Le masque est un outil formidable pour aller à la rencontre des publics, et toute la compagnie y participe, même les techniciens commencent à donner des cours. Il y a aussi des rêves que l'on n'aurait pas osé imaginer, parce que ces lieux nous font des commandes, comme le grand temps fort que l'on a eu à Montreuil ou *Les Possédés d'Ilfurth*, qui est né d'une commande.

Théâtre(s): Mais plutôt que d'avoir une maison à vous, vous désirez garder votre liberté ?

Louis Arène: On a déjà notre maison avec le Munstrum. Et personnellement, je ne pense pas avoir les épaules pour diriger un théâtre. Pour moi, c'est un tout autre métier, et c'est une fonction dont on voit qu'elle demande aussi beaucoup de sacrifices.

Lionel Lingelser : Louis et moi sommes des acteurs à la base, même si on est devenus des metteurs en scène et des chefs de compagnie. On adore ça, et c'est pour ça aussi que mon solo est arrivé. J'avais besoin de me reconnecter à ce plaisir de la scène, et d'être seul, aussi, à côté de cette grande aventure collective. Et j'espère que le solo de Louis arrivera aussi ! (Rires)

Théâtre(s): Quand ?

Louis Arène: On prépare ! On en a parlé ce matin (rires). Mon tout premier spectacle était un solo que j'avais écrit au Conservatoire. C'est un très grand souvenir pour moi, une très grande émotion et un plaisir d'acteur qui s'est révélé à cet endroit-là. J'espère retrouver ça avant que mon corps ne me permette plus de faire ce que j'ai envie de faire réellement. Mais il faut qu'il y ait la nécessité.

Lionel Lingelser : Et c'est vrai que la liberté dont vous parliez, pour un artiste, elle n'a pas de prix. Ça aurait pu ne pas marcher, mais on a eu Avignon et une rencontre très forte avec le public qui nous a validés. Ensuite, les programmeurs sont arrivés, mais ça a d'abord été le public qui nous a plébiscités. C'était trop beau. Et le fait de recevoir le Molière du théâtre public m'a rendu fier et heureux, parce que ça représente tout un travail, une vision du monde, de l'accès au spectacle pour toutes et tous à n'importe quel âge. On a grandi dans le théâtre public, on s'en est nourris. C'est là que l'on a eu nos premières émotions, à La Filature, à Paris, au Conservatoire, qui nous a offert trois ans de cours gratuits. C'est exceptionnel ! Et quand on a eu le Molière, c'était le plus beau Molière que l'on puisse avoir. C'est le théâtre « public » au sens de l'institution, et ça inclut en même temps la notion du public qui nous fait vivre. C'est fabuleux !

Makbeth

D'après Shakespeare, traduction et adaptation de Lucas Samain, en collaboration avec Louis Arène/mise en scène de Louis Arène/conception de Louis Arène et Lionel Lingelser/avec Louis Arène, Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Lionel Lingelser, Anthony Martine, François Praud et Erwan Tarlet.

Création à Toulon (83) du 26 au 28 février. Puis en mars au Mans (72), à Dijon (21) ; en avril à Reims (51), à Lyon (69) ; du 29 avril au 15 mai à Montreuil (93), puis à Mulhouse (68) ; en juin à Lille (59).

Et aussi en tournée, en janvier, *Les Possédés d'Ilfurth*. Texte de Yann Verburgh en collaboration avec Lionel Lingelser/ mise en scène et interprétation de Lionel Lingelser.

CRITIQUES

- PRESSE ÉCRITE
- INTERNET

DIMANCHE

LA JOIE FACE AUX TÉNÈBRES ★★★★★

Ce sera donc *Makbeth*, écrit avec un *k* pour rappeler les détours kafkaïens ayant toujours inspiré le Munstrum Théâtre, ruades punk et pirouettes kitsch à la clé. Depuis *Le Chien, la nuit et le couteau*, d'après Marius von Mayenburg, découvert à Avignon en 2017 avec ses personnages monstrueusement défigurés par des masques à même la peau, jusqu'aux réjouissants *40° sous zéro* d'après Copi et *Le Mariage forcé* d'après Molière, deux pépites de drôlerie et d'étrangeté, Louis Arène et ses compagnons ne cessent de surprendre et joliment battre le rappel. Glaçants, hilarants, extravagants, poétiques, leurs spectacles bien ficelés, habités par la folie du jeu et du masque, déroutent à souhait et divaguent de bon cœur. Conjuguant le rire et l'effroi sans renier la fantaisie, le Munstrum Théâtre se devait, un jour ou l'autre, d'en passer par Shakespeare et sa pièce la plus maudite : *Macbeth*. Ici réduit à l'essentiel par Lucas Samain (traduction et adaptation), ce récit



© FABRICE ROBIN

de guerre imbibé de folie contagieuse et de paranoïa funeste ne paraît pas tant verbeux que sulfureux. Transposé sur scène tambour battant à la façon d'une farce guerrière et féroce où l'action mène le bal, cet enfer conté devient, contre toute attente, explosion de joie. La fable de Macbeth trouve, ici, l'avantage d'être parfaitement limpide, accessible, souvent comique avec ses acrobaties bouffonnes et sa Lady Macbeth queer sur les bords (Lionel Lingelser). « *La joie*, plaide Louis Arène, *c'est notre fer de lance. Pour nous, elle est ce qu'il y a de plus politique aujourd'hui. Nous voulons convoquer cette vitalité, cette flamme, transmettre cette force primordiale dans la génération qui nous suit malgré le monde qui s'effondre et qui, par cet effondrement, comme un vampire, cherche à aspirer notre vitalité.* » A.L.C.

Makbeth, du 20 novembre au 13 décembre au théâtre du Rond-Point. Toutes les dates affichent complet.

E L L E



20 NOV. 2025

Ils ont revisité Copi avec fougue, inversé les genres dans « Le Mariage forcé », et s'attaquent maintenant à « Macbeth », pièce maudite de Shakespeare, rebaptisée « Makbeth ». Le Munstrum Théâtre lâche une fois encore les monstres masqués. Au côté d'une troupe survoltée, Louis Arene et Lionel Lingelser campent le couple maléfique. S'ils ont pris quelques libertés avec l'œuvre, ici adaptée par Lucas Samain, ils en conservent l'essence et sondent de façon vertigineuse la folie qui imprègne la fable politique. Ils parsèment la tragédie de traits d'humour bienvenus, ressuscitent les morts et orchestrent une danse macabre où l'intime le dispute au politique, la gravité à la légèreté, et où la musique soul côtoie Nick Cave. Un champ de bataille d'une beauté monstrueuse.

« MAKBETH », jusqu'au 13 décembre (2 h 10),

Théâtre du Rond-Point, Paris-8^e.

Makbeth, création du Munstrum Théâtre

MONSTRES HUMAINS

Quand la tragédie shakespearienne rencontre la radicalité et les masques de la compagnie Munstrum Théâtre, se révèle la condition humaine faite de sang, de démesure et de folie.



THÉÂTRE Ils ont porté le jeu masqué à des sommets d'expressivité, faisant d'un outil traditionnel du théâtre populaire hérité de la commedia dell'arte l'artisan d'un renouveau formel, source de jeu et d'outrance. Le Munstrum Théâtre s'est emparé de la pièce monstre de William Shakespeare dans un geste épique époustouflant pour la télescoper avec son univers sanglant qui fait se rencontrer le Grand Guignol et le grotesque avec un panache sans commune mesure. Tous les ingrédients identitaires de la compagnie sont là, des masques aux prothèses physiques et vestimentaires, agrémentés de ce goût pour l'humour et l'extrême qui s'immisce partout.

L'esthétique flamboyante et reconnaissable du Munstrum, entre le sublime et le clown, est ici mise au service de l'intrigue de cette tragédie horrifique où le sang appelle le sang et l'attrait du pouvoir jamais rassasié. *Makbeth* est une hécatombe, un cercle vicieux qui ne prend fin que dans le carnage général et

les ténèbres du mal. La mise en scène est somptueuse, elle enchaîne des tableaux vivants d'une beauté fatale, depuis cette scène de guerre inaugurale jusqu'aux acrobaties d'un bouffon d'exception, en passant par les meurtres à la chaîne qui varient leur mode opératoire. Entre la farce et l'horreur, le rire et l'effroi, la troupe plonge à corps perdu dans la violence et les enjeux de la pièce, retraduite et adaptée à la sauce Munstrum, et livre un spectacle aussi palpitant qu'il est terrifiant et drôle, une réflexion toujours d'actualité sur les ravages du pouvoir et l'absurdité des guerres.

Dans des costumes d'une inventivité folle, cernés par une atmosphère mortifère poisseuse et pénétrante, les interprètes donnent à leurs personnages toute la décadence nécessaire, la folie en furie et côtoient les entrailles les plus obscures de la condition humaine. Pour que du chaos naisse autre chose. De la lumière peut-être. De l'espoir, sûrement. — **MARIE PLANTIN**

À Voir

Makbeth, mise en scène de Louis Arens, du 20 novembre au 12 décembre au Théâtre du Rond-Point (Paris), les 5 et 6 mars 2026 au Carreau, scène nationale de Forbach et de l'Est mosellan (Forbach), les 11 et 12 mars 2026 à la MC2 de Grenoble.



↑ Burlesque, humour et effroi se mêlent dans cette œuvre, vertigineuse exploration de la folie et fable politique.

Lâchez les monstres

THÉÂTRE **Makbeth**, d'après William Shakespeare.

Mise en scène de Louis Arene. Du 10 au 13 juin, Théâtre du Nord, Lille. Du 5 au 7 novembre à Malakoff Scène nationale (Hauts-de-Seine). Du 20 novembre au 13 décembre au Théâtre du Rond-Point, Paris-8^e.

●●●●● C'est un « Macbeth » de rouge et de noir. Rouge, comme les grandes giclées d'hémoglobine qui recouvrent les personnages et la scène. Noir, comme le gouffre dans lequel nous attirent le couple Macbeth, sorte de monstre bicéphale, et l'effroyable tragédie réputée inmontable et maudite de Shakespeare au point que, si longtemps, par superstition, on n'osa la nommer autrement que « la pièce écossaise ». Œuvre avec laquelle Louis Arene et Lionel Lingelser, qui incarnent aussi les époux maléfiques, ont pris nombre de libertés sans pour autant la trahir ou la dénaturer. L'adaptation et la dramaturgie sont signées Lucas Samain et Kevin Keiss.

Ici, les sorcières n'apparaîtront que furtivement. Il y aura, en revanche, des fantômes et un chevalier en armure, des lasers et de la fumée, d'étranges matières gluantes, du goudron et des plumes. Un « k » s'est substitué au « c » du titre original. K comme Kafka, chantre de la métamorphose et de l'inquiétant, figure inspirante pour le Munstrum Théâtre. Mais aussi, et

surtout, voilà l'œuvre, vertigineuse exploration de la folie et fable politique, parsemée ici et là d'ingénieux traits d'humour, de farce même. Lady Macbeth se balade en robe vissée sur une tente Quechua, une chaise d'arbitre sert de trône, les boyaux débordent des corps, les membres valsent, les morts ressuscitent avant d'être tués à nouveau, avec force artifices. Ce « Makbeth » iconoclaste se réjouit de la confusion des genres, crie, fume, flamboie, mêle effroi et burlesque dans un mariage savamment dosé. Les tableaux d'une impressionnante beauté formelle se succèdent au rythme d'une bande-son enthousiasmante, où s'enchaînent vieux tubes soul et Nick Cave.

Toute la troupe transforme le plateau en gigantesque champ de bataille, au sens propre comme au figuré. De Duncan à Malcom, les acteurs et actrices multiplient les rôles, merveilleusement dirigés et d'une folle expressivité sous leurs masques – qui couvrent le haut du visage et la tête et laissent les crânes lisses. C'est un théâtre de la cruauté, viscéral. De bout en bout, la barbarie gronde. Difficile de ne pas entendre dans cette pièce apocalyptique et baroque des échos du présent. Pourtant, de tout ce chaos et ces ténèbres surgit une irréductible joie. Joie pour les artistes de jongler avec les mots, de jouer, d'être au plateau, de panser les plaies et de donner la poésie en partage au public. Qui, chaque soir, se lève comme un seul homme pour applaudir ce théâtre fou. C'est précieux par les temps qui courent. **Nedjma Van Egmond**

Les Echos

Un « Makbeth » monstre au Théâtre public de Montreuil

THÉÂTRE

Louis Arène et son Munstrum Théâtre revisitent de manière spectaculaire la tragédie de Shakespeare, dans un déluge inédit d'effets, d'images et de son.

Philippe Chevilley

Amateurs d'épure, ce « Makbeth » à l'affiche du Théâtre public de Montreuil n'est pas fait pour vous. Les fans de grand spectacle seront en revanche comblés par l'adaptation

flamboyante, faite de bruits et de fureur, de la tragédie de Shakespeare par Louis Arène et son Munstrum Théâtre. Avec son lot d'images fantastiques, sa bande-son phénoménale, elle nous propulse dans un univers baroque post-élisabéthain et pré-apocalyptique inédit.

Un petit « k » au lieu du « c » de « Macbeth », ça ne change pas grand-chose sur le papier, mais ça veut dire beaucoup sur la scène de Montreuil. Les gardiens du temple shakespearien en sont pour leurs frais... La traduction-adaptation de Lucas Samain est pour le moins

vagabonde. Le bon roi Duncan, tué par le couple Macbeth, est un genre de Dagobert sadique, son fils Malcolm, très queer, entretient une liaison torride avec Macduff. Et à la fin, c'est le chaos, la folie qui triomphent... ou peut-être la poésie – gardons le suspense sur la conclusion.

Dès l'introduction, le spectateur est plongé dans un monde en guerre, sanglant et fumant, dont il ne peut rien sortir de bon. Les prédictions hasardeuses d'une sorcière sortie des nuées suffisent à convaincre Macbeth de s'improviser régicide, avec la complicité de sa Lady, et de

devenir le nouveau tyran. Le spectacle culmine lorsque, ayant fait le vide autour de lui, il se retrouve monstre parmi les monstres, enlacé par des « aliens » gluants, tel le fruit pourri d'un arbre maléfique.

Du tragique au burlesque

Que d'images inouïes ! L'assassinat de Duncan dans une alcôve fait de rideaux frémissants, les sorcières aux formes indéfinissables, le fantôme de Branquo, l'ami trahi, surgissant de la nappe du banquet, le chevalier en armure chantant du Nick Cave. Lasers, fumigène, chansons

rock et soul, déflagrations. On pense à Thomas Jolly, au Grand Guignol d'antan, au cinéma d'horreur... Puis, on se dit que le théâtre de Louis Arène ne ressemble à rien d'autre, qu'il a même un côté sorcier avec ses huit acteurs masqués, capables d'incarner un roi, une reine, des spectres déchainés et toute une armée au combat. Fidèle à l'esprit du grand Will, le Munstrum joue l'équivoque, mêlant le grotesque tragique au burlesque anachronique, au prix parfois de quelques actions et répliques faciles. Le spectacle créé en février à Châteauvallon-Liberté

devrait se bonifier (il est annoncé en novembre au Rond-Point Paris). Réputé comme une des pièces les plus difficiles du répertoire shakespearien, ce « Macbeth » remet au goût du jour le théâtre épique. Le monde monstrueux qu'il nous montre ressemble à celui d'aujourd'hui : cruel, incertain, horrifique et beau. ■

Makbeth

d'après « Macbeth » de Shakespeare. MS de Louis Arène. 2 h 10. Jusqu'au 15 mai au Théâtre public de Montreuil (Seine-Saint-Denis), puis en tournée.

APRÈS Copi et Molière, le Munstrum Théâtre se frotte à un grand classique du répertoire britiche : « Macbeth ». On commence à bien connaître le style de cette compagnie : déjanté, postapocalyptique, baroque, excessif à souhait. Alors, se met-elle à l'heure shakespearienne ou bien est-ce Shakespeare qui se munstrumanise ? *That is the question.*



Réponse : « Macbeth » devient « Makbeth », dans une version retraduite et remixée avec des improvisations. Ici, le mal n'attend pas la prophétie : il s'invite d'emblée, dans une scène de guerre d'un réalisme à couper le souffle. Et, lorsqu'une créature étrange annonce au héros sa destinée royale, on sait que le cauchemar ne fait que commencer.

Makbeth, c'est Louis Arene, méconnaissable sous son

masque en résine, à l'image de ses sept camarades de scène, tous chauves et bizarroïdes, dont un circassien qui ne tient pas en place dans le rôle du fou du roi. A peine la couronne lui est-elle promise qu'il passe à l'acte et assassine le roi Duncan, grotesque au possible avec son énorme ventre postiche et son sceptre en forme de tringle à rideau.

A ses côtés, Lady Makbeth, interprétée par Lionel Lingelser, grand échalas au crâne lisse, drapé dans une robe faite d'une tente Quechua recyclée, est une lady aussi perfide que perchée, poussant son époux vers l'abîme.

Pendant 2h15, le Munstrum ose tout. Son esthétique à la « Mad Max » queer exploite à fond les excès du théâtre éli-

sabéthain. Le gore se mêle à la bouffonnerie et au kitsch. *Last but not least*, la bande-son balance des synthés des années 80 et de la soul. Et ça marche du tonnerre. Les images frappent fort, les comédiens donnent tout, et la mise en scène nous plonge dans des ténèbres fascinantes. Jamais Shakespeare n'a semblé aussi monstrueusement kaustique.

Mathieu Perez

● Au Théâtre public de Montreuil, jusqu'au 15/5. Puis à La Filature, à Mulhouse, les 22 et 23/5, et au Théâtre du Nord, à Lille, du 10 au 13/6.

Makbeth

(Un K d'espèce)

7 MAI 2025

Le Canard enchaîné

l'humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

LUNDI 28 AVRIL 2025 | N° 24182

Makbeth en version rouge et saignante

THÉÂTRE La compagnie de Louis Arene et Lionel Lingelser propose une version brillante et délirante d'une des œuvres les plus célèbres de William Shakespeare.

Lyon, envoyé spécial.

Obus, grenades et mines explosent sans répit. Flashes aux éclats aveuglants et fumée âcre percent la nuit poisseuse. Les corps se démembrant puis gisent, désormais sans vie. Le vacarme des bombes s'insinue au plus profond des êtres, comme une symphonie au-delà du funèbre. Avec des allers-retours, dans un trouble émotionnel, entre les landes de l'Écosse médiévale et les guerres contemporaines.

C'est ainsi, devant un public capturé jusqu'au fond des fauteuils, que démarre le nouveau spectacle du Munstrum Théâtre. Après sa création à Châteauvallon, scène nationale du Var, *Makbeth* a fait escale aux Célestins de Lyon, qui assurent une part de la coproduction, avant Montreuil (Seine-Saint-Denis) et une tournée qui s'annonce copieuse.

La pièce se signale avec un « k » pour la distinguer de l'originale signée William Shakespeare. En 1972, Eugène Ionesco avait proposé une réécriture à sa sauce tragico-burlesque de cette pièce du Britannique et prolifique auteur. *Machett* prenait alors deux « t » finaux. Ici, Louis Arene et Lionel

Lingelser proposent une adaptation très personnelle de cette œuvre ultime publiée quelques années après la mort de l'auteur en 1616. *Machett* est incontestablement l'œuvre la plus sombre de Shakespeare, une des plus célèbres aussi, avec son lot de meurtres et de désespoirs nés dans la pensée confuse de dictateurs fous. Une pièce qui, pour le Munstrum, résonne sinistrement avec « la douleur du monde actuel ».

VOILÀ LE TEMPS DES INTRIGUES ET DES MEURTRES EN SOLO

Pour Lucas Samain, qui signe l'adaptation, voilà « l'histoire d'une ambition dévorante qui s'accomplit dans un premier meurtre et en entraîne d'autres en cascade ». *Machett* s'est emparé du pouvoir. Son règne dictatorial s'épuise dans le sang. Sur scène, bien après les formidables combats du début, voilà le temps des intrigues et des meurtres en solo.

Le fil du récit parfois se distend, au risque d'égarer, et l'on aurait aimé un peu moins de longueurs. Mais l'équipe avait prévu, il ne s'agit pas d'une énième lecture du *Machett* original. La démesure, le décor débridé, le grand-guignol qui ont fait la marque de fabrique de la compagnie depuis sa création en 2012 sont avec malice et

humour au rendez-vous. *Machett* est d'évidence une des éclosions fortes de ce printemps.

Mentionnons la musique originale et les créations sonores de Jean Thévenin et Ludovic Enderlen. Ainsi que les comédiens, Louis Arene, Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Lionel Lingelser, Anthony Martine, François Praud, et Erwan Tarlet, qui sont tous parfaits. En simples soldats face à la mitraille, en sautillant fou du roi, en traîtres vengeurs, en rois et reine assoiffés de puissance et pris à leur propre piège sans autre issue que leur trépas.

Machett, juché sur la tour d'arbitre d'un match de tennis, n'est plus au final habillé richement que de sa couronne. Avec le corps recouvert du bout des orteils à la pointe des cheveux d'une matière écarlate et gluante. Son épouse a rejoint les mondes parallèles de la folie. Sans illusion, il contemple encore un instant son œuvre barbare et sanglante. Le Munstrum sait magnifier le rouge vif. ■

GÉRALD ROSSI

Du 29 avril au 15 mai
au Théâtre public de
Montreuil (Seine-Saint-Denis).
Rens. : theatrepublicmontreuil.com.
Puis en tournée à Mulhouse, Lille,
Paris (en novembre), Grenoble, etc.



Cette création du Munstrum Théâtre est une des éclosions fortes de ce printemps. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

la terrasse

mai 2025

Critique

Makbeth

THÉÂTRE PUBLIC DE MONTREUIL / UNE CRÉATION DU MUNSTRUM THÉÂTRE /
D'APRÈS WILLIAM SHAKESPEARE / MISE EN SCÈNE LOUIS ARENE

Le Munstrum, talentueuse compagnie co-fondée par Louis Arene et Lionel Lingelser, réécrit la tragédie shakespearienne, condensée en une insatiable et outrancière spirale du meurtre. Un spectacle total, qui expose avec force le mal et ses ravages. Catharsis ou pas ? C'est la question !

Puissamment spectaculaire, l'esthétique du Munstrum crée des rituels hors normes, mettant en jeu un corps performatif qui raconte, qui se transforme. On se souvient par exemple de la transe joyeusement démesurée 40° Sous zéro (2019) d'après Copi, de la saisissante dystopie animalière Zypher Z (2021), du poignant Les Possédés d'Ilfurth (2021) de Lionel Lingelser. Dans ces pièces émergent la conscience d'un monde en plein chaos, le désir aussi de faire place à la joie. Il n'est donc pas incongru que le Munstrum, dont les pièces souvent rejoignent les thématiques du monstre, de la métamorphose, du basculement d'un monde, affronte aujourd'hui l'un des poèmes shakespeariens les plus sombres, où un capitaine qui se rêve roi s'enferme dans son ambition jusqu'à se faire tyran sanguinaire. La partition shakespearienne,

réécrite par Lucas Samain en collaboration avec Louis Arene, a été resserrée et traduite en un spectacle total qui s'éloigne du contexte historique et des canons habituels du théâtre. Ici le texte n'est qu'un élément parmi d'autres. Tous les outils théâtraux sont mobilisés – de la machinerie sophistiquée aux lumières aiguës, du son contrasté aux costumes extravagants, sans oublier le masque seconde peau, révélateur cher au travail du Munstrum. Et au sein de ce jeu démultiplié le corps en mouvement s'affirme dans tous ses états. Celui du roi finit littéralement nu. Leur désir de monter *Makbeth* (avec un k) est né « car la douleur de ce monde est insupportable ». Dans une veine crue et crépusculaire brouillée par l'irruption de la bouffonnerie, la pièce commence sur une lande minérale, champ de bataille avec



soldats l'épée à la main, emplis de bruit et de fureur. Les tripes s'étalent, le sang gicle. Tout au long de la pièce, variation cauchemardesque autour de la tragédie initiale, le meurtre règne, faisant place par petites touches à la modernité et au grotesque.

Le mal se répand

Le roi ventru Duncan est ainsi décoré d'une cape avec pompons et d'un sceptre en forme de tringle à rideaux. Voilà même qu'au cœur d'un combat avec épées il nous semble voir un club de golf... Assailli par le doute et la peur, plutôt naïf, Makbeth n'a rien d'un stratège. Louis Arene endosse le rôle avec maestria. Avec sa crinoline qui recycle une tente de camping, Lady Makbeth, acolyte zélée du Roi, est incarnée par l'excellent Lionel Lingelser. Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Anthony Martine, François Praud et Erwan Tarlet excellent. Ce sont tous et toutes des athlètes de la scène. Quant aux sorcières, elles sont devenues des créatures organiques noires et visqueuses, plastiquement impressionnantes, auxquelles fait écho la bile noire qui s'échappe des lèvres des protagonistes. Nul besoin de prophéties, le mal est là, à l'inté-

rieur, prêt à se répandre, hantant les esprits et corrompant les sociétés. Un étonnant personnage de Fou, celui qui souvent dit vrai, est là pour jouer et pour tuer. L'habituelle tension entre le rire et l'effroi qu'active le Munstrum laisse place ici à une macabre rêverie sur le mal, où l'outrance peut paraître trop appuyée, adossée à une spirale sanglante. Comment représenter, mettre à distance, ouvrir des voies autres que la destruction ? L'époque comme l'art est en quête d'humanité. Et face à l'invisible avenir des gestes patiemment travaillés comme ceux du Munstrum s'y attellent de toute leur force d'artiste.

Agnès Santi

Théâtre Public de Montreuil, Salle Jean-Pierre Vernant, 10 place Jean-Jaurès, 93000 Montreuil. Du 29 avril au 15 mai, du lundi au vendredi à 20h, samedi à 18h. Tél : 01 48 70 48 90. Durée : 2h15. Spectacle vu aux Célestins, Théâtre de Lyon. En tournée : Les 22 et 23 mai 2025 - **La Filature, scène nationale de Mulhouse**, du 10 au 13 juin 2025 - **Théâtre du Nord, CDN de Lille**, du 5 au 7 novembre 2025 - **Théâtre 71 - scène nationale de Malakoff**, du 12 au 14 novembre 2025 - **Théâtre Varia, Bruxelles**, du 20 novembre au 13 décembre 2025 - **Théâtre du Rond-Point - Paris**, les 5 et 6 mars 2026 - **Le Carreau - Scène nationale de Forbach et de l'Est mosellan**, les 11 et 12 mars 2026 - **MC2: Grenoble**, les 27 et 28 mars 2026 - **Domaine d'Ô - Montpellier**.

Térama

N° 3928 // 26 AVR AU 2 MAI 2025

Makbeth

Théâtre

D'après Shakespeare

TT

Ils lui ont mis un « k » à la place du « c », retravaillé la tragédie maudite de Shakespeare, réputée impossible à monter. Le Munstrum Théâtre est de retour avec *Makbeth*, une version raccourcie comptant moins de personnages que l'originale, mais avec autant de morts et de folie. Fondateurs de la troupe, Louis Arene et Lionel Lingelser confirment leur talent pour créer rires et émotions avec d'ingénieux artifices. Les coups d'épée dans le corps, les régurgis en tout genre, les jets de sang, les boyaux qui sortent, les morts qui reprennent vie avant d'être de nouveau tués, les costumes et silhouettes délirants et les masques signés Louis Arene, toujours aussi maîtrisés, sont ici au rendez-vous. Le Munstrum arrose, comme d'ordinaire, la scène de matières, d'images et de sons. Mais adapter l'une des pièces les plus noires de Shakespeare, qui traite du pouvoir (thème cher à la troupe), était-il le bon choix ? La greffe ne prend pas toujours, l'intrigue étant sans doute trop sombre, trop plombante pour permettre un humour franc. Contrairement à l'hilarant *40° sous zéro*, il manque ici l'habituel ton cruel et féroce du Munstrum. Pour autant, le plaisir est là, porté par de splendides images et des comédiens impeccablement dirigés. Comme les précédents opus, *Makbeth* s'inscrit dans la lignée d'ovnis qui font bouger les lignes. C'est à saluer, surtout dans un monde qui se referme sur lui-même. ▸ *Kilian Orain*

| 2h15 | Du 29 avril au 15 mai, Montreuil ; les 22 et 23 mai, Mulhouse ; du 10 au 13 juin, Lille ; puis Bruxelles, Paris, Grenoble...



Le Makbeth monstre du Munstrum.



6 MAI 2025

MEDIAPART

Le Club de Mediapart ● JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Nuit et sang rythment le « Makbeth » du Munstrum théâtre

Dans « Makbeth », le Munstrum théâtre fait un K et un casse de la pièce de Shakespeare « Macbeth » en s'en tenant à l'essentiel : les meurtres nocturnes. Un spectacle sombre et saignant

Dans l'indépassable *Shakespeare notre contemporain*, le Polonais Jan Kott écrit : « *Le sang, dans Macbeth, n'est pas seulement une allégorie ; il est matériel, physique, il coule des corps massacrés. Il se dépose sur les visages et les mains, sur le stylets et les épées. Mais ce sang ne saurait être lavé, ni des mains, ni des visages, ni des stylets. Macbeth commence et s'achève par un carnage* ». Il en va ainsi de bout en bout dans le *Makbeth* du Munstrum théâtre, adaptation librement échevelée de la pièce de Shakespeare. Dans son non moins indépassable ouvrage *Le proche et le lointain* consacré à Shakespeare et au théâtre élisabéthain, Richard Marienstras consacre onze pages à « l'image du sang » dans *Macbeth*.

Jan Kott poursuit : « *Les scènes, pour la plupart, se déroulent pendant la nuit. A toutes les heures de la nuit : tard dans la soirée, à minuit et à la blême lueur de l'aube. La nuit est constamment présente, sans cesse et obstinément rappelée et appelée dans les métaphores (de la pièce)* ». Et il en va ainsi aussi tout au long de *Makbeth*, masques et gags à l'appui. Entre la nuit et le sang il y a les meurtres, Kott y voit le thème premier de la pièce de Shakespeare, c'est aussi un thème récurrent du spectacle du Munstrum qui le retourne dans tous les sens. « *L'histoire y est ramenée à sa forme la plus simple, à une seule image, à un seul partage : entre ceux qui tuent et ceux qui sont tués* » poursuit Kott, le premier de ces meurtres « *par lequel commence l'histoire, est l'assassinat du roi. Ensuite, eh bien, il faut tuer* ». » Dans *Makbeth* on tue à tour de bras. Du début à la fin. C'est du brutal et c'est un festival d'inventivités joyeuses.

Dès lors, les sorcières qui ouvraient le bal sont remises en coulisses où elles tapent du pied. Dès lors la forêt ne marche plus toute seule puisqu'il n'y a plus d'arbres et que tout est noir, calciné, Lucas Samain signe le texte de cette traduction-adaptation en collaboration avec Louis Arène qui signe la mise en scène. Arène est l'un des fondateurs du Munstrum théâtre, l'autre c'est Lionel Lingelser. Les deux sont sur le plateau en compagnie de Sophie Botte Olivia Dalric et François Praud (présente. s depuis le début de l'aventure du Munstrum), Delphine Cottu (qui a rejoint la compagnie lors de l'inoubliable *Clownstrum*), Anthony Martine (nouvelle recrue) et Erwan Tarlet (qui a rejoint la compagnie en 2021). Ça dépote, ça déménage, ça n'arrête pas.

« *Comment ne pas reconnaître dans l'ensauvagement des conflits mondiaux actuel l'escalade meurtrière du héros shakespearien ?* » avance Louis Arène. En matière d'escalade meurtrière et sauvage, du premier ministre d'Israël au président de la Russie, on a le choix. Au théâtre, les morts se lèvent pour venir saluer et dans *Makbeth* ça se bouscule au portillon.

Spectatrices, les sorcières de la pièce s'inclinent devant la prestation du Munstrum. Tenues de rester en coulisses, en vieilles spécialistes de l'épouvante nocturne et des nerfs à vif, elles apprécient la performance.

Créé à Chateaufort en février, le spectacle poursuit sa tournée au Théâtre Public de Montreuil jusqu'au 15 mai puis les 22 et 23 mai à La Filature de Mulhouse et du 10 au 13 juin au Théâtre du Nord de Lille. D'autres dates suivront dont à Paris le Théâtre du Rond Point cet automne.



★★★★★ Le Munstrum Théâtre fait vaciller la nuit avec son « Makbeth » décapant.

Avec « Makbeth », le Munstrum Théâtre ne se contente pas d'entrer dans Shakespeare : il l'ouvre, il l'écorche, il en fait un organisme vivant — palpitant, instable, traversé de secousses venues de notre présent.

Louis Arene et **Lionel Lingelser** signent un spectacle qui ressemble moins à une tragédie qu'à une vision : un monde à moitié calciné où le pouvoir est une maladie, la prophétie un parasite, et les héros des corps en mutation permanente.

La première image donne le ton : rien ici n'est stable, rien n'est installé. Le plateau - lande rêche, trou noir - semble respirer d'une respiration malade. Les lumières de **Jérémie Papin** et **Victor Arancio** sculptent des silhouettes comme des fragments de sculpture expressionniste.

Le son, conçu par **Jean Thévenin** et **Ludovic Enderlen**, pulse comme un organisme qui refuse de mourir. On comprend vite que l'équipe ne veut pas illustrer **Shakespeare** mais le réinventer dans un monde qui n'a plus de dieux, plus de mythes, seulement des restes de croyances qui s'accrochent aux parois du cerveau. Où la tragédie semble se dérouler dans le crâne de Makbeth. Tout y tremble : la lumière incisive, la pulsation sonore et les silhouettes comme découpées au scalpel.

Un Shakespeare qui rit jaune et saigne noir

Et dans ce paysage, les masques — signature du Munstrum, façonnés par **Arene & Lingelser** - deviennent une véritable dramaturgie. Ils ne cachent pas : ils exposent. Ils révèlent les tensions, les difformités intérieures, toute la part monstrueuse que le texte charrie.

Ces visages sculptés, portés par une troupe extraordinairement engagée, donnent à la pièce une densité plastique qui la place d'emblée hors du réalisme.

Louis Arene incarne un Makbeth poreux, traversé, presque sans enveloppe. Pas un tyran flamboyant : un homme qui n'arrive pas à faire taire ce qu'il entend déjà en lui. À ses côtés, **Lionel Lingelser** construit une Lady Makbeth magnétique, plus sorcière que reine, plus vivante que monstrueuse : une femme que la prophétie dévore de l'intérieur, jusqu'à la rupture. Le couple devient moteur tragique, duo d'aveugles persuadés de voir plus loin que les autres.

Leur rapport relève moins de l'ambition que de la contagion : ils se contaminent l'un l'autre, se renforcent, s'empoisonnent. Une union funeste qui a quelque chose du pacte secret, de la fusion mystique.

La force de ce Makbeth tient aussi dans son usage très conscient du geste tragico-burlesque. Le Munstrum sait que le rire et l'effroi sont de la même famille. On passe d'une scène de tension pure à un éclat grotesque, avec la précision de funambules.

Le Fou (**Erwan Tarlet**), figure à la lisière du clown et du prophète, agit comme une fissure dans le réel : dès qu'il apparaît, c'est le plateau lui-même qui semble vaciller.

Cette capacité à faire cohabiter l'absurde et l'horreur est l'un des traits les plus frappants de la mise en scène de **Louis Arene** : elle nous fait basculer d'un état à l'autre avec une rapidité qui dit quelque chose de très contemporain. Le pouvoir n'a jamais été si ridicule, et c'est précisément pour cela qu'il fait peur.

La traduction et l'adaptation de **Lucas Samain** choisit la ligne dure : redonner à Makbeth sa charge d'horreur, son vertige moral, son humour noir aussi - celui qui naît quand l'humanité glisse en hors-piste. Le spectacle interroge ce plaisir étrange que nous avons à suivre les tyrans jusqu'au bord du gouffre. Non pas pour les absoudre, mais pour comprendre ce qui, en eux, nous rapproche.

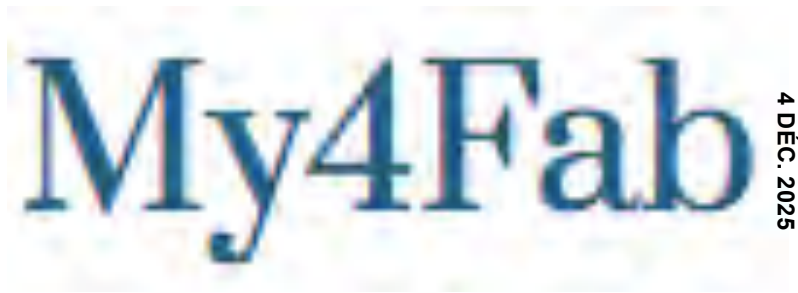
Et c'est à l'instar d'un rituel que le Munstrum théâtre transforme **Shakespeare** : une traversée des ténèbres pour mieux éprouver ce qui, encore, pourrait nous sauver. Pas un théâtre qui explique, mais un théâtre qui expose. Qui fait l'effet d'une brûlure lente. Qui oblige à regarder l'Histoire - la grande, la petite - là où elle fait mal.

L'univers entier de Makbeth repose sur cette équation : comment un monde sans croyance produit-il encore des prophéties ? Les sorcières ici ne sont pas des forces extérieures mais une contamination interne. Et cette lecture, au fond, replace la tragédie dans une dimension très intime : il n'y a pas de destin écrit, seulement des erreurs d'interprétation aux conséquences irréversibles.

Et dans cette approche on est happé par ce geste global pour un spectacle total, profondément sensoriel, où la catastrophe n'est jamais spectaculaire mais toujours organique. Le Munstrum pousse son esthétique encore plus loin que dans ses précédentes créations — mêlant masque, corps, musique, chant, installation plastique — jusqu'à obtenir un théâtre qui tient autant du rituel que du poème visuel. Une cérémonie sombre mais pas désespérée. Ici, la catharsis n'est pas un effacement : c'est un éveil.

Alors oui : ce Makbeth est un spectacle décapant. Dense, inquiétant, fou, toujours habité. Il laisse une trace — un écho farouche qui persiste longtemps après la fin. Un Shakespeare qui ne console pas, mais qui réveille. Un théâtre qui nous renvoie à notre propre responsabilité, à nos propres dérives. Et, au milieu du chaos, une certitude : on avait besoin de cet électro choc là !

Amaury Jacquet



Makbeth : un coup de tonnerre théâtral

Le Munstrum Théâtre frappe un grand coup avec cette relecture fulgurante du chef-d'œuvre shakespearien. Louis Arene signe une mise en scène d'une puissance folle, où le tragique se mêle à une inventivité visuelle et physique qui laisse pantois. C'est une parenthèse hors du temps, un espace suspendu où l'on ne sait plus très bien si l'on regarde un spectacle ou si l'on traverse une vision.

Ce qui saisit, c'est l'esthétique. Chaque scène est un tableau, d'une beauté rarement vue sur un plateau, oscillant entre absurde, violence et onirisme. Le monde de Makbeth que déploie le Munstrum est un territoire de métamorphoses, peuplé de figures à la lisière de l'humain, surgies des ténèbres comme de l'inconscient. Les masques portés par les comédiens apportent une touche supplémentaire à cet univers situé quelque part entre le conte de fées et l'horreur, comme si l'histoire toute entière se déroulait dans un cauchemar baroque et fascinant. Louis Arene, dans le rôle-titre, livre une performance vertigineuse. Son Makbeth est un bloc d'ambition et de fragilité : un homme qui brûle de l'intérieur et qu'on voit littéralement se consumer. Lionel Lingelser compose une Lady Makbeth d'une intensité redoutable, hypnotique, tour à tour stratège, amante, prophète du mal. Entre eux, une tension électrique traverse la scène, comme si chaque mot était chargé de faire basculer le monde. Les comédiens incarnent leurs personnages avec une force incroyable, un abandon total à l'incarnation, jusqu'à la transe. Si l'intrigue écrite par Shakespeare est majoritairement respectée, des libertés sont prises. Le spectateur est prévenu : nous ne sommes pas ici pour assister à un classique dépoussiéré, mais à une expérience sensorielle, brutale, bouleversante. Le texte conserve la poésie noire de Shakespeare tout en tranchant net dans la chair contemporaine. Ici, le pouvoir n'est pas un concept, mais une matière gluante, toxique, qui contamine tout. La mise en scène ne cherche jamais l'illustration scolaire : elle attaque par les sens, précipite dans la nuit, secoue les certitudes. Le spectacle avance comme un rouleau compresseur, implacable, sans temps mort, jusqu'à un final d'une beauté macabre sidérante. Deux heures dix qui filent à la vitesse d'un cauchemar lucide. On ressort abasourdi, comme traversé par quelque chose de plus grand que soi. C'est une pièce qui marque et dont on se rappellera longtemps. Plus qu'une réussite : un coup de génie.

The Munstrum Théâtre's Makbeth is a dazzling, visceral reimagining of Shakespeare's tragedy, staged by Louis Arene with extraordinary visual and physical invention. Every scene unfolds like a haunting tableau—somewhere between nightmare, fairy tale, and horror—where masked, almost inhuman figures move through a world of constant metamorphosis. Arene's Makbeth is a frightening mix of burning ambition and fragility, while Lionel Lingelser's hypnotic Lady Makbeth radiates menace and desire, their electric onstage chemistry driving the piece. Rather than a classic dusted off, the show becomes a brutal sensory experience: the text keeps Shakespeare's dark poetry but plunges it into a toxic, contemporary vision of power that infects everything. The performance barrels forward without a single lull to a macabrely beautiful finale, leaving the audience stunned, as if shaken by something larger than themselves—less a success than an outright stroke of genius.



THÉÂTRE

Le Munstrum Théâtre présente "Makbeth" : un assassin avec la conscience dans les feux de l'enfer

Jamais Macbeth, le personnage mis au grand jour par Shakespeare, n'aura été autant jeté dans les flammes du doute, du remords et de la peur que dans cette version du Munstrum Théâtre. L'homme est faible, l'homme est un lâche, l'homme se laisse écarteler avec délectation entre son désir de pouvoir et sa crainte de perdre ce pouvoir qui le brûle. S'écartant d'une ombre de celui du dramaturge anglais, celui-ci se nomme Makbeth, avec un k comme kill, et la pièce se permet toutes les libertés avec le texte d'origine et les démesures de la mise en scène et du jeu des actrices et acteurs.

Ici, acteurs, actrices, genres, qu'importe. Le Munstrum aime tordre les conventions et se moquer des aspects sérieux de la sphère intellectuelle du Théâtre avec un grand Tais-toi ! Il développe un théâtre de panache, d'effets, de décor, de sons, de visuels, de farce et de pirouettes qui mêle tout ce qu'il est possible de pratiquer sur une scène. L'éventail semble infini et le résultat, qui semble déroutant, déroute effectivement, déstabilise les a priori des spectateurs et les réveille sans cesse. Et cela commence par les rôles féminins joués par des hommes, des rôles masculins joués par des femmes, des rôles d'hommes joués par des hommes avec des voix suraigües, et un bouffon clownesque qui vient en avant-scène discuter avec le public de la réaction des puristes face à ce spectacle que les ténors de l'Université feraient exorciser et jeter au bûcher si l'université était une religion.

Point de respect de l'œuvre, donc ? Eh oui. Eh non. L'équipe du Munstrum a enfoui les mains jusqu'aux coudes dans le texte de Shakespeare, comme dans une matrice, pour en ressortir un enfant tout dégoulinant. Un enfant nommé Makbeth, dont l'histoire racontée ici sera à la fois la fin et la naissance. Naissance d'un assassin une première fois enfanté par une guerre sanglante dont il ressort couvert de boue et de gloire, promu général à la place de son propre général dont on lui offre la tête, une deuxième fois, à la fin de son histoire, couvert du sang des victimes qui pavèrent son accession vers le pouvoir suprême. Naissance du crime.

Et c'est la peur, la lâcheté et la folie qui mènent la danse de cette épopée furieuse et déjantée, bien loin de l'honneur et de la justice. Comment cette peur et la prédiction d'une destinée royale vont transformer le vaillant capitaine en monstre sanguinaire sans foi ni loi ? L'ambition du pouvoir, ici, tue et métamorphose les gens ordinaires en monstres.

La scène du Rond-Point se métamorphose, elle aussi, pour cette pièce en cinémascope. Lumières, scénographie mouvante, fumées magnifiques, lasers, prestidigitations des changements d'une scène qui englobe l'espace jusqu'aux cintres, effets sonores subsoniques, effets visuels titanesques, tout concourt à donner vie aux différents épisodes de l'histoire. Effets comiques également, répliques, attitudes, scènes hilarantes apportent leurs bouffées d'air. Outre la plongée dans l'univers de la pièce, ce déferlement de moyens techniques apporte aussi à de multiples reprises des émotions fortes, comme le sentiment d'effroi ressenti à la fin de la scène d'ouverture de la pièce : scène de guerre magnifiquement terrifiante qui nous plonge à la source même de la folie déclenchée par la violence humaine et touche directement l'imaginaire.

Dans cette tragi-comédie, tous les interprètes sont masqués comme s'ils dissimulaient leurs expressions, craintifs de cet ordre social où le pouvoir est détenu par un fou paranoïaque. Ce choix de mise en scène de Louis Arene donne à tout le spectacle un air hors du temps qui renvoie aussi bien au passé, qu'à un avenir dystopique, qu'à un présent angoissant, qu'à des guerres permanentes, qu'à des régnants inquiétants, qu'à des fascismes naissants et renaissants, qu'à des mentalités qui ignorent l'empathie et ne misent que sur le pouvoir, l'argent, la force et la peur.

■ Bruno Fougnières



***Makbeth* par le Munstrum Théâtre, conception : Louis Arene et Lionel Lingelser, mise en scène de Louis Arene**

Le théâtre de la cruauté, tant idéalisé par les passionnés d'Antonin Artaud, s'exprime ici grâce aux créateurs du Munstrum : Louis Arene et Lionel Lingelser. Même si, comme le dit le Fou à propos des entorses au texte, William Shakespeare pourrait se retourner plusieurs fois dans sa tombe: «You are not au bout de vos peines. »

Nous assistons à un spectacle total, à une sorte d'opéra violent et provocateur avec un engagement physique extrême des acteurs dont le corps est métamorphosé par des prothèses et des masques, chants, musique, effets spéciaux (fumée) totalement maîtrisés.

Ce spectacle fort de sens et d'une esthétique réussie, marquera pour longtemps l'histoire du spectacle du XXI ème siècle.

Le Munstrum Théâtre a reçu le Prix de la meilleure création d'éléments scéniques, décerné par le Syndicat de la critique en juin 25 mais aurait pu en recevoir d'autres...
Jean Couturier

➔ <http://theatredublog.unblog.fr/2025/12/02/makbeth-par-le-munstrum-theatre-conception-louis-arene-et-lionel-lingelser-mise-en-scene-de-louis-arene/>

ARTS MOUVANTS

CHRONIQUES DE SPECTACLES VIVANTS

Makbeth du Munstrum Théâtre - Louis Arene et Lionel Lingelser



En s'emparant de la figure de Macbeth, le Munstrum trouve une matière incandescente pour déployer l'esthétisme de son théâtre visuellement fascinant.

Louis Arene et Lionel Lingelser puisent dans l'ambition dévorante du héros shakespearien une puissance dramaturgique qui se lie à leur univers hors norme, un monde où la tragédie s'étire jusqu'au chaos.

La compagnie nous plonge avec perte et fracas dans les ténèbres shakespeariennes. Dans un effet saisissant, le Munstrum transforme les landes écossaises en un champ de bataille sanguinolent. La scène d'ouverture ancre immédiatement la pièce dans son contexte, un monde brutal où ne subsiste qu'une humanité déchirée, impitoyable, livrée à ses seules pulsions.

Autour du couple maudit, incarné par Louis Arene et Lionel Lingelser, les comédiens Delphine Cottu, Sophie Botte, Olivia Dalric, Anthony Martine, François Praud et Erwan Tarlet composent une cour monstrueuse, hybride, transfigurée par les costumes de Colombe Lauriot Prévost. Entre récup et déguisements jubilatoires, elle propulse les corps des comédiens dans une théâtralité qui exhale le tragique des destins en jeu. Louis Arene et Lionel Lingelser, dans la peau de Makbeth et Lady Makbeth, hypnotisent. Jamais le masque ne vient ici se substituer à la puissance de représentation des artistes, il la décuple. Leur humanité fissurée surgit dans un vertige cauchemardesque où la folie devient une matière palpable. Les deux acteurs s'emparent de la beauté machiavélique du couple shakespearien, de cette tragédie du régicide qui consume les époux jusqu'à leur propre disparition.

La représentation se nourrit de la violence et de la tyrannie des caractères Shakespeariens pour déployer au plateau une langue qui jaillit dans les images fantasmagiques. Sorcières ectoplasmiques, chevaliers possédés, la troupe déploie sa nuit shakespearienne traversée de visions hallucinées. Une profusion d'images saisissantes s'élève, incarnant la tragédie dans une forme plastique composée à sa mesure.

Makbeth par le Munstrum, donne à voir une folie nue, charnelle, comme un cri arraché aux profondeurs. Un cauchemar incandescent où la tragédie prend son envol.

Sophie Trommelen

CULTURE

« Makbeth » du Munstrum Théâtre : un spectacle événement virtuose et grandiose

Au Théâtre du Rond-Point à Paris, le Munstrum Théâtre s'empare de Macbeth et en propose une version rebaptisée Makbeth, comme un léger décalage assumé vis-à-vis du texte original. Tragédie de pouvoir et de sang, la pièce devient ici un événement scénique total, où tout est poussé à l'extrême : images, sons, corps, matières. Un cauchemar politique et carnavalesque, mené tambour battant par Louis Arene.

Macbeth revisité : une fable politique rendue limpide

L'intrigue reste celle de Shakespeare : un capitaine victorieux apprend, par une prophétie, que la couronne est à portée de main. Poussé par son épouse, il assassine le roi, s'empare du trône, multiplie les crimes pour conserver le pouvoir et sombre dans la paranoïa.

La traduction et l'adaptation de Lucas Samain, en collaboration avec Louis Arene, resserrent le texte sur ce parcours : ambition, tentation, bascule dans la violence, puis effondrement. La langue est allégée sans être appauvrie, la fable politique parfaitement lisible. L'univers, lui, se déplace vers un Moyen Âge fantasmé, traversé d'images punk et apocalyptiques qui donnent à la pièce des résonances très contemporaines.

Munstrum Théâtre : la fabrique des monstres

Fondé en 2012 par Louis Arene et Lionel Lingelser, le Munstrum Théâtre s'est fait connaître avec *Le Chien*, *la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg, *40° sous zéro* d'après Copi ou encore *Le Mariage forcé* de Molière. Partout, la même signature : travail du masque, corps métamorphosés, mondes « d'après » et goût assumé pour le grotesque.

Ancien pensionnaire de la Comédie-Française, comédien, metteur en scène et plasticien, Louis Arene développe ici ce langage jusqu'à un degré supérieur d'ampleur : *Makbeth* apparaît comme un aboutissement de cette recherche sur le monstrueux, la catastrophe et la cruauté joyeuse.

Un jeu virtuose, intégré à une machine scénique

La distribution – Louis Arene (*Makbeth*), Lionel Lingelser (*Lady Makbeth*), Sophie Botte (*Banquo*), François Praud (*Makduff*) et leurs partenaires – affiche une virtuosité telle qu'on finit presque par ne plus la commenter. Tout est d'une précision et d'une justesse remarquable. On sent des interprètes au sommet de leur maîtrise, totalement embarqués par l'ampleur de la pièce.

Les masques et les prothèses que les comédiens portent sur scène rendent visibles la barrière entre le réel et les mondes d'après. Chez Munstrum, le masque n'est pas un simple effet visuel mais le cœur du dispositif scénique. En gommant les traits,

le genre et les signes sociaux, il transforme les acteurs en figures hybrides, surfaces de projection pour l'imaginaire du spectateur. Dans *Makbeth*, cette humanité déformée rend tangible la monstruosité du pouvoir et le glissement de l'homme vers la bête.

Un spectacle-événement, poussé à l'extrême

Makbeth s'impose comme un spectacle-événement par son échelle et sa démesure. Tout y est élargi : la scénographie monumentale, les effets de fumée, les nappes sonores, les éclats de lumière, les jets de matière. Le Munstrum assume un théâtre de l'excès, où l'on ne cherche jamais la mesure mais la saturation.

Les scènes de transition et les passages sans parole comptent parmi les plus réussis du spectacle. La scène de combat d'introduction impressionne par sa force d'immersion. Au moment où les soldats, armes encore fumantes en main, avancent en ligne vers la salle, on en vient réellement à se demander s'ils ne vont pas franchir le bord du plateau pour fondre sur nous. Le spectacle affirme ainsi son ambition : faire sentir physiquement la violence du monde que Shakespeare décrit.

Cette dernière atteint son climax au milieu de la pièce, lors de cette longue séquence du pacte entre *Macbeth* et les agents du mal. On voit l'homme franchir le seuil, renoncer peu à peu à toute limite. La mise en scène exploite ce moment jusqu'à son paroxysme : éclairages, musique, travail des corps et des matières créent un climat d'oppression qui rend parfaitement lisible le propos de la pièce. S'accaparer le pouvoir en brûlant tout sur son passage, c'est accepter de se perdre soi-même. L'ambition de *Makbeth* et la logique meurtrière du pouvoir prennent ainsi une dimension quasi apocalyptique.

On sort de *Makbeth* un peu sonné, mais convaincu d'avoir assisté à une proposition majeure : un Shakespeare assumé comme théâtre de la démesure, du débordement et de la catharsis, où la joie furieuse de jouer se hisse à la hauteur de l'horreur qu'il s'agit de regarder en face.

Laurène Thierry



Makbeth

COUP DE CŒUR

Théâtre du Rond-Point

Il régnait une certaine effervescence dans le hall du théâtre du Rond-Point jeudi soir à la première parisienne de Makbeth. C'est un des spectacles les plus attendus de cette fin d'année et la liste d'attente est longue.

Tous ceux qui ont eu la chance de voir "Le Mariage forcé" et "40 degrés en dessous de zéro" le savent : quand le Munstrum Théâtre s'empare d'une pièce, il ne fait pas les choses à moitié.

Louis Arène, Lionel Lingelser, et toute la troupe, mais aussi les techniciens, ont bossé comme des dingues pour nous offrir cette démesure qui sied si bien à ce chef d'œuvre.

La traduction et l'adaptation de Lucas Samain peineront probablement quelques puristes, car les libertés prises avec le texte sont nombreuses, mais l'essentiel est là : c'est l'œuvre la plus sombre de Shakespeare et sur la scène croyez-moi, l'obscurité et l'obscurantisme règnent.

La guerre, le pouvoir, la folie, l'escalade meurtrière, rien n'a finalement changé depuis des siècles. Tel est message que le Munstrum nous fait passer.

Dans une mise en scène frénétique de Louis Arène, les huit comédiens, vêtus de manière extravagante, nous embarquent dans un ballet où névroses, trash et humour se répondent. Peu importe le sexe pourvu qu'on ait l'ivresse, les femmes assument le masque des hommes et inversement. De toute part le sang et la folie giclent, évoquant par moments certaines scènes de The walking dead.

Le couple maudit est exceptionnel !

Louis Arène est Makbeth, le roi sanguinaire qui impressionne par ses capacités physiques impressionnantes.

Lionel Lingelser sa Lady excessive et réjouissante dont le jeu excentrique fait merveille.

Le talent des comédiens illumine cette lande écossaise macabre et abandonnée des dieux, où les esprits et les malédictions règnent en maître.

Erwan Tarlet est un fou jubilatoire, Anthony Martine un savoureux héritier du trône.

Delphine Cottu est hilarante en roi boursoufflé et indécis.

La salle se lève pour saluer la performance.

Et si d'aventure Shakespeare se retourne dans sa tombe, il y a fort à parier que c'est pour mieux profiter du spectacle ! **Sylvie Tuffier**

Un Fauteuil pour L'Orchestre

5 Mai 2025

fff Makbeth, une création du Munstrum Théâtre, d'après William Shakespeare, mise en scène de Louis Arène, au Théâtre Public de Montreuil

Makbeth avec un K. Comme Kolossal, comme khaos, comme Kitsch, comme katharsis... Munstrum revisite la pièce écossaise du grand Willy et comme à son habitude chamboule absolument tout. C'est du sang pour sang gore, c'est Shakespeare au Grand-Guignol. D'entrée nous sommes prévenu, ça va saigner sévère ! Dix minutes d'une bataille assourdissante en ouverture de rideau, où l'on ne sait pas très bien qui est qui dans cette lande envahie d'un brouillard profond troué de salves éblouissantes, traversé d'ombres soldatesques hurlantes et comme dépecées au hachoir, tripes en mains, quand les bras ne sont pas arrachés, d'où émerge dégueulant le sang, Macbeth. Et l'annonce de son avènement futur, être roi, entraîne dès lors la barbarie. Munstrum rabote l'œuvre originale à l'os pour ne se concentrer, outre le bruit et la fureur, que sur le couple infernal, Macbeth et Lady Macbeth, acharné et les nerfs à vif à concrétiser une prophétie qui les aveugle...

Tout dans cette mise en scène est outrage, outrance. Grotesque, burlesque, clownesque, farcesque... qui n'est que l'hyperbolique de toute tragédie. C'est fort malin, juste et pas très loin du théâtre élisabéthain dans sa brutalité rêche et sa théâtralité exacerbée. Sans jamais désamorcer la charge vénéneuse de cette pièce que l'on dit maudite, lui offrant même une touche glacée d'humour noir et de pure poésie trash, Louis Arène cristallise ce qui gangrène Macbeth jusqu'à la pourriture, la peur. Peur, du pouvoir en lui-même, de sa représentation, et peur de la perte. Une peur viscérale qui sourd lentement et finit par tout envahir, mener aux pires extrémités, à la folie furieuse. Et plus la peur avance, aveuglant le couple maudit, révélant la part la plus monstrueuse en eux, plus la mise en scène prend sacrement ses aises, devient l'expression pure d'un cauchemar poissé d'hémoglobine où l'esthétique singulière de la compagnie Munstrum fait merveille dans la démesure volontaire qu'on lui connaît, jusque dans le jeu expressionniste que l'utilisation du masque densifie par son étrangeté. C'est grandiose avec trois fois rien, voire même de la récup, ici règne l'illusion absolue, le trop-plein par le vide, le trompe-l'œil baroque. Un sens foudroyant de l'image jamais ébarbée, rugueuse, qui trouve ici avec son sujet et sa férocité un plein épanouissement. Il y a une vraie jubilation à s'affranchir du bon-goût, à traduire et à jouer de scènes en scènes de l'effroi provoqué dans une joyeuse et terrifiante surenchère. Le rire qui vous étouffe pue la catharsis. Le son lui-même ici a son importance, de grondements explosifs en stridences crissantes, ajoutant à la terreur qui nous prend peu à peu, nous aussi.

Bientôt le roi est nu, simplement voilé du sang coagulé de ses victimes, nu et tragiquement seul qui ne possède plus qu'une couronne vacillante, que lui arrache son fou, et un royaume exsangue. Une image finale d'une grande force, comme d'autres égrenant cette création crépusculaire et flamboyante, concluant avec maestria une vision tout aussi ubuesque que kafkaïenne (encore un K) du pouvoir et de cette pièce dont Munstrum offre une vision spectaculaire, au sens premier du terme. Cet édifice monstrueux et horrifique tient évidemment et aussi à ses acteurs ne débordant jamais du cadre imposé avec rigueur. Le chaos n'autorisant jamais le n'importe quoi, tous sont exceptionnels dans cette partition physique, cette transe dévastatrice, qu'ils tiennent sans faillir et la bride au cou. A commencer par Macbeth et Lady Macbeth soit Louis Arène et Lionel Lingelser, couple gémellaire, un même masque, hydre à deux têtes s'enfonçant inexorablement dans le crime, patageant dans le sang sans barguigner, au prétexte de pacifier un royaume qu'ils usurpent bestialement. Delphine Cottu, Duncan obèse pesant et cadavre aux exhalaisons puantes. Erwan Darlet, fou démoniaque et maître des basses-œuvres tirant à pile ou face le destin de ses victimes. Enfin Sophie Botte, Olivia Dalric, Anthony Martine et François Praud, vivants en sursis, tous forment une jubilante et grotesque danse macabre dans laquelle le spectateur pris de vertige ne peut que capituler, rendre les armes devant ce cataclysme imposé avec force et un talent monstrueux. **Denis Sanglard**

Snobinart

12 AVR. 2025

Portons un nouveau regard sur la culture

« Makbeth » ou la fabrique de la cruauté façon Munstrum Théâtre

Aux Célestins à Lyon, les artistes associés du Munstrum Théâtre présentent "Makbeth". Dans cette adaptation créée à la scène nationale Châteauvallon-Liberté à Toulon, Louis Arene et Lionel Lingelser poursuivent sans relâche leur quête d'une esthétique forte devenue l'identité de leur compagnie.

Intérieur, nuit, champ de bataille. Les balles sifflent dans le grondement des bombes qui inondent tout de leur lumière explosive. Sous les cadavres qui s'amoncellent, les tableaux de guerre façonnent une intense scène d'ouverture. Fidèle à sa recherche esthétique, le Munstrum Théâtre en passe en premier lieu par des images d'une grande puissance sensible et plonge les spectateurs en immersion dans ce **Makbeth** déjà déshumanisé. Car en adaptant la pièce la plus sombre de Shakespeare, Louis Arene et Lionel Lingelser n'ont toujours pas pour vocation de monter un classique à la virgule. Au cœur de l'identité de leur compagnie, masques et prothèses viennent au contraire grossir les traits des personnages originaux, devenus leurs propres caricatures, autant que celle de l'espèce qu'ils représentent.

Si la notion de radicalité colle incontestablement à la peau du Munstrum Théâtre, c'est ici dans son sens premier qu'elle s'impose, où il s'agit de prendre les choses à la racine. Que les inconditionnels d'un Shakespeare académique soient prévenus : **Makbeth** s'écrit avec un K comme « punk », parce que la pièce résulte d'une réécriture qui cherche à sonder la cruauté humaine comme caractéristique intrinsèque. Ainsi cette création s'affranchit-elle largement du récit de l'œuvre dont elle s'inspire, afin de se concentrer sur les rapports qu'entretiennent les personnages à leurs propres pulsions mortifères. Dans cette approche se développe un théâtre de la physicalité et de l'apostrophe qui, pour sa part, n'est pas sans évoquer celui pratiqué il y a quelques siècles par la troupe de l'auteur élisabéthain.

À la faveur des visages factices et impersonnels dont ils se parent, les interprètes composent une farce cruelle qui n'appartient plus à aucune époque. Alors la dramaturgie rejoint l'intention de se purger, par la fiction, d'une réalité contemporaine qui nous échappe. Dans **Makbeth** comme dans notre monde moderne, le rapport à la violence, au pouvoir ou au contrôle semble en effet avoir perdu toute mesure. Dès lors, comment mieux le désacraliser que par l'artisanat du théâtre ? En cela, les effets spéciaux sont légion et œuvrent à maintenir un équilibre entre magie de pacotille et illusion véritable, brouillant la mince frontière qui sépare le réel du fantasme.

Et pour cause, sous les gerbes rouge vif d'un sang de composition, le Munstrum Théâtre transforme son plateau en purgatoire. Ici errent des âmes qui, confrontées à leurs paroles et à leurs actes, n'ont d'autre choix que la mort pour obtenir la paix. Comme condamnées à se pardonner à elles-mêmes, elles semblent faire face à leur propre reflet, à leurs propres démons. Les hallucinations et les remords remplacent ainsi le surnaturel et la destinée. Nul besoin de sorcières pour convoquer la tragédie, quand celle-ci est inhérente à l'être humain et ne peut advenir que par lui.

Avec ce **Makbeth**, qu'importent les noms, les rangs ou les attributs, c'est l'espèce humaine toute entière qui est pointée du doigt. Le Munstrum Théâtre déploie pour cela une impressionnante panoplie technique et visuelle qui donne la priorité aux images et aux sons. Charge au public d'accepter cette pièce comme une composition esthétique ayant sa propre raison d'être, ou d'y lire la métaphore qui se file en sous-texte affirmant que si les rois sont fous, alors les fous devraient être rois. **Peter Avondo**